# ŒUVRES
## DE MADAME
# DE TENCIN.

*TOME TROISIÈME.*

27066
SBW

# LE SIÉGE
## DE
# CALAIS,
## *NOUVELLE HISTORIQUE.*

*TOME SECOND.*

A AMSTERDAM,
*Et se trouve a PARIS,*
Rue et Hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

# LE SIÉGE DE CALAIS.

*NOUVELLE HISTORIQUE.*

## TROISIEME PARTIE.

MILORD d'Arondel retenu par les occupations de la guerre, ne put qu'après quelques jours satisfaire le desir qu'il avoit de recevoir son prisonnier. Pourrez-vous bien m'écouter aujourd'hui, lui dit-il en entrant dans sa chambre & en s'asseyant auprès de lui? Monsieur de

Châlons répondit quelques mots d'une voix tremblante que milord d'Arondel attribua à la foibleſſe où il étoit encore, & ne voulant pas perdre des momens qui lui étoient précieux, il lui parla ainſi :

J'avois à peine fini mes exercices, qu'Edouard, par des raiſons de politique, réſolut de me marier avec mademoiſelle d'Hamilton ; il eſpéroit en formant des alliances entre les premières maiſons d'Angleterre & d'Ecoſſe, unir peu à peu les deux nations. Mon père ſe prêta aux vues du roi ; comme on ne vouloit point employer l'autorité pour ob-

tenir le consentement de la maison d'Hamilton, & que la jeunesse de mademoiselle d'Hamilton donnoit tout le tems de l'obtenir, le dessein du roi demeura secret entre mon père & lui.

Je fus envoyé en Guyenne; la paix qui étoit alors entre les deux couronnes, me fit naître le desir de voir la cour de France. Je m'y liai d'amitié avec le jeune Soyecourt, dont le caractère me convenoit mieux que celui des autres gens de mon âge, avec qui j'avois fait société. Je le retrouvai à Calais, où je m'étois proposé de m'arrêter. Il s'empressa de me faire les

honneurs de la ville. La maiſon de madame de Mailly étoit la plus conſidérable, j'y fus reçu, & traité comme un homme dont le nom méritoit quelque diſtinction.

Soyecourt me propoſa peu de jours après, d'aller à une abbaye, à un quart de lieue de la ville, où une fille de condition devoit prendre le voile. J'y conſentis ; nous trouvâmes l'égliſe pleine de toutes les perſonnes qui avoient quelque nom ; la foule étoit grande, & la chaleur exceſſive ; je m'approchai autant qu'il me fut poſſible de l'endroit où ſe faiſoit la cérémonie. Une fille qui y avoit

quelque fonction, & qu'un voile qui lui couvroit en partie le visage, m'empêchoit de voir, tomba évanouie.

On s'empressa de la secourir, je m'empressai comme les autres ; je lui fis avaler d'une liqueur spiritueuse, que je me trouvai par bonheur sur moi. La connoissance ne lui revenoit point, il fallut lui faire prendre l'air, j'aidai à la porter hors de l'église ; sa coëfure que sa chûte avoit dérangée, laissoit tomber sur son visage & sur sa gorge des cheveux naturellement bouclés, du plus beau blond du monde ; ses yeux, quoique fermés, don-

noient cependant paſſage à quelques larmes. Des ſoupirs précipités qu'elle pouſſoit à tout moment, la douceur de ſon viſage, ſon âge qui ne paroiſſoit guère au-deſſus de ſeize ans, tout cela la rendoit touchante au dernier point.

Mademoiſelle de Mailly, que j'avois déjà vue auprès de madame ſa belle-mère, vint à elle, & la ſecourut, avec des témoignages d'amitié dont je lui ſavois autant de gré que d'un ſervice qu'elle m'auroit rendu. Il me parut que l'état de cette fille lui faiſoit une ſorte de compaſſion qui n'étoit point celle que l'on a pour un mal auſſi paſſager; je crus

même entendre qu'elle lui disoit quelques mots de consolation.

Soyecourt qui n'avoit pas eu d'abord connoissance de cet accident, accourut à nous, comme un homme éperdu. Cette fille reprenoit dans ce moment la connoissance, elle promenoit languissamment ses yeux sur tout ce qui l'environnoit, & comme je lui étois inconnu, elle les fixa sur moi. Son regard le plus beau du monde, & le plus touchant, le devenoit encore davantage par la tristesse qui y étoit répandue; j'en fus pénétré, & dès-lors que n'aurois-je point fait pour adoucir ses peines?

Mademoiſelle de Mailly, après lui avoir dit quelque mot à l'oreille, & nous avoir remerciés de notre ſecours, la prit ſous les bras, & entra avec elle dans la maiſon où il ne nous étoit pas permis de la ſuivre.

Soyecourt & moi reſtâmes encore quelque tems enſemble; l'état où je l'avois vu, lorſqu'il nous avoit abordés, me faiſoit ſoupçonner qu'il étoit amoureux, & ce que je commençois de ſentir moi-même, m'engageoit à m'en éclaircir.

Quelle eſt cette perſonne, pour laquelle vous venez de montrer tant de ſenſibilité, lui dis-je? C'eſt, me répondit-il,

mademoiſelle de Roye, nièce de madame de Mailly; elle n'a aucune fortune, la mienne dépend d'un oncle qui ne me permettra jamais d'épouſer une fille ſans bien. Malgré tous ces obſtacles, j'en ſuis devenu amoureux, & je ſuis d'autant plus à plaindre, que bien loin de pouvoir contribuer à ſon bonheur, je crains au contraire que l'attachement que je lui ai marqué, n'ait hâté la réſolution où l'on eſt de lui faire prendre le parti du cloître.

Ce n'étoit point aſſez pour moi d'être inſtruit que Soyecourt étoit amoureux, il fallut encore ſavoir s'il étoit aimé. Je ne ſaurois m'en flatter, me dit-

il, je crois que je l'aurois aimée dix ans, ſans qu'elle eût daigné s'en appercevoir, & lorſque j'ai parlé, elle ne s'eſt point aviſée de conteſter la ſincérité de mes ſentimens.

Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvu que vous me croïez auſſi. Mon état & ma fortune ſuffiroient pour mettre un obſtacle invincible à vos prétentions, & cet obſtacle tout invicible qu'il eſt, n'eſt cependant pas le plus fort. Je ne ſais ſi je ſuis née inſenſible; mais vos ſoins & votre amour n'ont fait nulle impreſſion ſur mon cœur. Je ne m'en ſuis pas tenu, pourſuivit Soyecourt, à cette

première déclaration, j'ai mis tout en uſage, & tout a été inutile ; elle m'écoute avec une douceur mille fois plus accablante, que ne le ſeroient ſes rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire ; je vous trouve aimable, je vous eſtime, je crois que vous m'aimez véritablement, & tout cela ne me touche point : perdez une fantaiſie qui vous rend malheureux, & ne me donnez pas plus long-tems le déplaiſir de voir vos peines, car c'en eſt un pour moi.

Ma curioſité augmentoit à

meſure que Soyecourt parloit, les moindres détails me paroiſſoient intéreſſans. Mais, lui dis-je, peut-être que la ſageſſe de mademoiſelle de Roye eſt le plus grand obſtacle, & que ſi elle voyoit quelque poſſibilité que vous puiſſiez l'épouſer un jour, elle vous traiteroit différemment. Ne penſez pas, me répondit-il, que j'aye négligé ce moyen; quoique mon bien ſoit médiocre, il pourroit ſuffire pour vivre dans une aiſance raiſonnable. Je ſuis perſuadé d'ailleurs que le reſſentiment de mon oncle ne tiendroit pas contre les charmes & le caractère de mademoiſelle de Roye, & je le lui ai dit avec toute

la force que donne la perſuaſion, & avec toute la vivacité du ſentiment.

Vous comptez trop ſur le pouvoir de mes charmes, m'a-t-elle répondu, & quand j'y compterois autant que vous, je n'en ſerois pas plus diſpoſée à accepter vos propoſitions.

Tout mon cœur ſuffiroit à peine pour m'acquitter de ce que je vous devrois; des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance payeroient mal les vôtres; je me reprocherois toujours d'être ingrate, & je ne pourrois ceſſer de l'être.

Tout ce que Soyecourt m'apprenoit, me peignoit mademoiſelle de Roye ſi aimable

par une noble franchiſe qui n'appartenoit peut-être qu'à elle ſeule, qu'il acheva par ſes diſcours, l'impreſſion que ſa figure avoit déjà faite ſur moi. Une inſenſible piquoit mon amour-propre, & quoique je ne cruſſe pas aſſurément valoir mieux que Soyecourt, je me perſuadois que je ſaurois mieux aimer, & que la vivacité de mes ſentimens me donneroit des moyens de plaire, qu'il n'avoit pu employer. L'amitié qui étoit entre nous, ne me faiſoit naître aucun ſcrupule; je ne pouvois lui faire de tort puiſqu'il n'étoit pas aimé.

J'allai, dès que je le pus, chez madame de Mailly; made-

moiſelle de Mailly étoit avec elle, je lui demandai des nouvelles de mademoiſelle de Roye. Comment monſieur, dit madame de Mailly, en s'adreſſant à elle, eſt-il inſtruit de l'accident d'Amélie? Il en a été témoin, répondit mademoiſelle de Mailly, & c'eſt en partie par ſes ſoins, que mademoiſelle de Roye a repris la connoiſſance. Il me paroît, dit madame de Mailly d'un ton où je ſentois de l'aigreur, qu'il auroit été plus convenable qu'Amélie fût ſecourue par les perſonnes du couvent, que par un homme de l'âge & de la figure de monſieur d'Arondel. Elle eſt ici, me dit-elle;

mademoiſelle de Mailly qui a de la bonté pour elle, a deſiré que j'envoyaſſe la chercher.

Mademoiſelle de Roye ſe montra quelques momens le lendemain dans la chambre de ſa tante; quoiqu'elle fût abattue, & que la mélancolie fût répandue ſur toute ſa perſonne, elle ne m'en parut pas moins aimable, peut-être même me le parut-elle davantage. Madame de Mailly m'examinoit, je m'en apperçus, & je me contraignis au point de ne regarder mademoiſelle de Roye, & de ne lui parler, qu'autant que la politeſſe le demandoit. Pour elle, à peine oſoit-elle lever les yeux, &

& prononcer quelques mots.

Cependant, je prenois insenſiblement du crédit auprès de madame de Mailly, & je tâchois de l'augmenter dans l'intention de l'employer pour mademoiſelle de Roye. Ce que j'avois vu m'avoit appris que ſa tante la traitoit tout-à-fait mal. Je réuſſis dans mon projet, beaucoup au-delà de mes eſpérances. Madame de Mailly me marquoit dans toutes les occaſions, des diſtinctions flatteuſes, en conſervant cependant cet air auſtère, dont apparemment elle s'eſt fait une habitude.

Soyecourt n'oſoit ſe montrer dans la maiſon, qu'aux heures

où tout le monde y étoit reçu ; mademoiſelle de Roye n'y étoit preſque jamais alors. Il me parloit ſouvent de ſes peines ; j'euſſe pu lui rendre confidence pour confidence, & prendre pour moi les conſeils que je lui donnois, de travailler à ſe guérir. Mais ſon malheur, loin de me rebuter, ſembloit m'encourager, & puis, à vous dire la vérité, j'étois entraîné par un penchant plus fort que les réflexions. Sans avoir de deſſein déterminé, ſans ſonger quelles ſeroient les ſuites de ma paſſion, je m'y livrois tout entier.

Monſieur de Mouy, oncle de Soyecourt ; alarmé de

l'amour de ſon neveu, vint à Calais pour l'en faire partir. Madame de Mailly, qu'il connoiſſoit, étala à ſes yeux une raiſon & une généroſité dont l'éloignement qu'elle avoit pour ſa nièce, lui rendoit l'exercice très-facile.

Je me ſuis oppoſée, lui dit-elle, autant qu'il m'a été poſſible à l'inclination de monſieur de Soyecourt, c'eſt pour en prévenir les ſuites, que j'ai preſſé mademoiſelle de Roye d'exécuter la réſolution où elle eſt, de prendre le parti du cloître, le ſeul qui puiſſe convenir à une fille comme elle. Si vous m'en croyez, ajouta madame de Mailly, vous ferez partir

monſieur de Soyecourt, il ne faut pas qu'il ſoit témoin d'une cérémonie qui pourroit l'attendrir encore.

Une conduite, dont les motifs paroiſſoient ſi honnêtes, attira l'admiration & les remercîmens de monſieur de Mouy. Pour y répondre, il crut devoir lui-même parler à mademoiſelle de Roye, & lui expliquer les raiſons qu'il avoit de s'oppoſer au deſſein de ſon neveu.

Mademoiſelle de Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raiſon, tant de vérité, que lui qui avoit toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, ſentit qu'une perſonne de ce caractère feroit

la félicité d'un mari. Les charmes de mademoiſelle de Roye achevèrent ce que ſon eſprit avoit commencé; & l'oncle, après quelques jours, fut auſſi amoureux que le neveu. Quoique cette démarche démentît toute ſa conduite paſſée, il ſe détermina à ſe propoſer lui-même.

Un établiſſement auſſi avantageux mis en parallèle avec le cloître auquel il paroiſſoit que mademoiſelle de Roye ne ſe déterminoit que par effort de raiſon, ne laiſſoit pas douter à monſieur de Mouy que ſa propoſition ne fût reçue avec joie. Quel fut ſon étonnement de trouver mademoiſelle de Roye dans des ſentimens

bien différens ? Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'une inclination ſecrète pour monſieur de Soyecourt cauſe mon refus ; pour ne vous laiſſer aucun doute, je vais me hâter de renoncer abſolument au monde.

J'étois ſi ſouvent chez madame de Mailly, qu'il étoit difficile que j'ignoraſſe ce qui ſe paſſoit. Mademoiſelle de Mailly qui m'honoroit de quelque eſtime & de quelque confiance, m'en avoit dit une partie, & madame de Mailly m'apprit tout ce que je ne ſavois pas. Un jour que j'étois ſeul avec elle, & que je lui diſois de ces ſortes de galanteries que l'uſage autoriſe : Vous me trai-

tez trop comme les autres femmes, me dit-elle : que prétendez-vous par ces galanteries ? Vous ſavez que je ne dois pas même les entendre ; toute ma tendreſſe eſt dûe à monſieur de Mailly. J'avoue cependant, que quoique ma confiance ſoit très-grande pour lui, il y a mille choſes que, pour l'intérêt de ſon repos, je ſuis obligée de lui cacher. Je voudrois avoir un ami aſſez ſûr, pour lui dire ce que je ne lui dis point, & aſſez éclairé, pour m'aider à me conduire dans des occaſions délicates.

Les qualités qu'on demandoit dans cet ami, étoient celles dont on m'avoit loué ſouvent

moi-même ; je voyois par tout ce qui avoit précédé, qu'on vouloit que je fuſſe cet ami. Il fallut dire ce qu'on attendoit de moi ; le fond de mon cœur y répugnoit ; mais il y a des cas où le plus honnête homme ſe trouve forcé à faire au-delà de ce qu'il voudroit. Me voilà donc lié avec madame de Mailly. Comme j'avois déclaré pluſieurs fois que je demeurerois en France tout le tems que mon père demeureroit en Ecoſſe où ſon ſéjour devoit être long ; la crainte de mon abſence n'apportoit aucun obſtacle à notre liaiſon.

Quelque tems après cette converſation

converſation, elle me fit prier d'aller chez elle, à une heure où je ne pouvois trouver perſonne. Je ſuis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé; j'ai mille chagrins que je dévorerois ſeule, ſi je n'avois la liberté de vous les confier. L'intérêt de mon fils m'a engagée dans un ſecond mariage: mademoiſelle de Mailly devoit être le prix de ma complaiſance, elle avoit demandé du tems pour ſe réſoudre; ce tems eſt expiré, cependant elle ne ſe détermine point, il ſemble même qu'elle affecte de traiter monſieur du Boulay plus mal qu'elle ne le traitoit d'abord. Monſieur de Mailly n'a pas la

force de ſe faire obéir, j'ai tout à la fois à ſoutenir la douleur de mon fils, & la honte d'avoir fait une démarche inutile ; je ne trouve d'ailleurs que de l'oppoſition à tout ce que je veux. Mademoiſelle de Roye s'aviſe de refuſer les offres de monſieur de Mouy qui, malheureuſement pour lui, en eſt devenu amoureux, & qui eſt aſſez fou pour vouloir l'épouſer. L'héroïſme dont elle ſe pare, ne me fait point illuſion ; elle aime ſûrement Soyecourt, & veut ſe conſerver à lui. Mademoiſelle de Mailly & elle ſont dans le ſecret l'une de l'autre, car les femmes ne ſont jamais liées que par

ces ſortes de confidences. Ces perſonnes qui paroiſſent ſi raiſonnables, ne ſont rien moins que ce qu'elles paroiſſent.

L'envie & la jalouſie de madame de Mailly s'exercèrent dans le portrait qu'elle me fit de l'une & de l'autre, & me confirmèrent dans la mauvaiſe opinion que j'avois déjà conçue de ſon caractère que je découvrois à tous égards très-différent de celui qu'elle ſe donnoit dans le monde.

Comme j'étois bien éloigné de profiter de ſes foibleſſes, ſes expreſſions étoient priſes littéralement ; je ne ſortois point des bornes de l'amitié, & je croyois me conſerver par-

là le droit de lui déclarer, lorſque je le voudrois, mes ſentimens pour mademoiſelle de Roye.

Les ſoupçons qu'on venoit de me donner, qu'elle aimoit Soyecourt, firent une vive impreſſion ſur moi; j'en fus troublé & alarmé; ce qu'il m'avoit dit, qui auroit dû me raſſurer, ne me raſſuroit plus; je m'imaginois qu'on lui cachoit ſon bonheur. Mademoiſelle de Roye m'avoit touché ſur-tout, parce que je l'avois crue inſenſible; la découverte d'un rival aimé changeoit toutes mes idées, & ne changeoit pas mon cœur. Je l'avois vue juſques-là ſans oſer tenter de

lui parler ; il me parut alors que je lui devois moins d'égard & de diſcrétion ; & ſi ſon départ pour le couvent ne m'en eût ôté les moyens, je crois que j'aurois pouſſé la folie juſqu'à lui faire des reproches.

Madame de Mailly charmée de l'éloigner, la conduiſit elle-même dans ſa retraite. J'arrivai un moment après qu'elles furent parties. Mademoiſelle de Mailly étoit en larmes, ſa douleur lui arracha des plaintes que ſa conſidération pour madame de Mailly lui avoit fait étouffer juſques-là. Vous êtes attaché à elle, me dit-elle ; que ne lui inſpirez-vous des ſentimens plus doux ? Quelle

barbarie, d'obliger cette malheureuſe fille à s'enſévelir toute vive !

Les pleurs de mademoiſelle de Mailly coulèrent alors en abondance. Je lui en parus ſi touché, je l'étois ſi véritablement, que je n'eus pas de peine à lui perſuader qu'elle pouvoit compter ſur moi. Nous examinâmes ce qu'il convenoit de faire ; nous conclûmes qu'elle iroit le lendemain voir ſon amie, qu'elle concerteroit avec elle la conduite qu'il faudroit tenir, & qu'elle m'en rendroit compte.

Quoique mes ſoupçons ſur Soyecourt ſubſiſtaſſent, je n'en fus pas moins diſpoſé à ſervir

mademoiſelle de Roye ; elle étoit trop à plaindre pour lui refuſer mon ſecours ; & je le lui aurois donné quand même elle m'auroit fait une véritable offenſe. Madame de Mailly me trouva à ſon retour chez elle ; elle affecta une triſteſſe qui cachoit une joie maligne que j'appercevois malgré ſon art, & qui me donnoit la plus grande indignation. Je me contraignis cependant, il falloit plus que jamais ne lui pas déplaire.

Comme elle n'oſoit contraindre ſa belle-fille juſqu'à un certain point, il m'étoit facile de lui parler. Je ne ſais où j'en ſuis, me dit-elle au retour de la viſite dont nous

étions convenus, mademoiſelle de Roye eſt abſolument changée ; la vue d'une cérémonie qui ne l'intéreſſoit que pour lui rappeller peut-être un peu plus vivement qu'il s'en feroit quelque jour une pareille pour elle, la mit dans l'état où vous la vîtes, & où vous la ſecourûtes ; & aujourd'hui il ſemble qu'elle eſt preſſée de hâter un moment qu'elle redoutoit ſi fort ; je ſuis effrayée de ſa tranquillité, elle me peint une ame qui n'eſt au-deſſus de ſon malheur, que parce qu'elle en prévoit la fin. Quelle perſpective pour une fille ſi accomplie, que de n'enviſager d'autre chan-

gement à ſa fortune que la mort!

Ce que me diſoit mademoiſelle de Mailly, me faiſoit frémir; elle en frémiſſoit comme moi. Hélas! me diſoit-elle, ſi les perſécutions qu'on me fait pour épouſer monſieur du Boulai, ne ceſſent point, je prendrai bientôt le même parti, & je ne le prendrai pas avec moins de répugnance; car je ſuis sûre que mademoiſelle de Roye penſe de même qu'elle a toujours penſé. Ces petits riens qui rempliſſent la tête de toutes ces filles enfermées, ne ſauroient trouver place dans la ſienne; elle ſera malheureuſe, faute de pouvoir faire des ſacri-

fices continuels de la raiſon & du bons ſens. Empêchons donc, lui dis-je, Mademoiſelle, qu'elle ne ſe mette dans la néceſſité de faire ces ſacrifices, perſuadez-la d'attendre le ſuccès de nos ſoins, & obtenez d'elle qu'elle ne précipite rien.

Les choſes reſtèrent pendant quelques jours dans cette ſituation. Madame de Mailly ſouffroit cependant impatiemment, que je parlaſſe ſi ſouvent & ſi long-tems à mademoiſelle de Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laiſſer ſéduire aux coquetteries de mademoiſelle de Mailly ; ſongez qu'elle a des engagemens avec mon fils, & que vous me manqueriez de plus d'une façon.

Il ne m'eût pas été difficile de la raſſurer ; je n'étois point amoureux de mademoiſelle de Mailly, & la vérité ſe fait toujours ſentir ; mais il eût fallu, pour me bien juſtifier, tenir des propos auſſi oppoſés à mes ſentimens, qu'à mon caractère. D'ailleurs, la contrainte que je me faiſois auprès de cette femme, me devenoit plus importune, à meſure que je la connoiſſois mieux ; & ſans les raiſons qui me retenoient, j'aurois ceſſé de la voir.

Soyecourt étoit reſté à Calais ; il venoit toujours me conter ſes peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur & le déſeſpoir peints

dans les yeux. Vous m'avez vu, me dit-il, bien miſérable : vous avez vu une fille que j'adore, prête à m'être enlevée par mon oncle, & avec elle toute ma fortune; cette même fille préférer un cloître où je la perds pour jamais, à un établiſſement que je croyois qu'elle ne refuſoit que par un ſentiment de généroſité qui me rendoit ſa perte encore plus ſenſible & plus douloureuſe. Ces malheurs ſont-ils aſſez grands ! & croyez-vous qu'il fût au pouvoir de la fortune d'en inventer d'autres pour accabler un malheureux ? Elle en a trouvé le ſecret pour moi. Mon oncle, touché de mon

déſeſpoir, touché de pitié pour mademoiſelle de Roye, a fait céder ſon amour à des ſentimens plus dignes de lui; il eſt allé, ſans m'en avertir, lui dire qu'il ne conſentoit pas ſeulement à notre mariage, mais qu'il lui demandoit comme une grace de vouloir bien elle-même y conſentir. Le refus que j'ai fait, lui a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien m'offrir, m'a impoſé la loi de n'accepter plus rien. D'ailleurs, mon parti eſt pris; ma réſolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m'apprenant ce que je viens de vous dire, n'a pas douté que mes diſcours n'euſ-

ſent plus de force que les ſiens, & que je ne déterminaſſe mademoiſelle de Roye en ma faveur. J'ai couru à ſon couvent; elle ne m'a vu qu'après des inſtances réitérées de la ſupérieure de la maiſon, que j'avois entretenue, & que mon extrême affliction avoit miſe dans mes intérêts. Vous voulez donc m'abandonner, lui ai-je dit en me jettant à ſes pieds; vous ſuis-je ſi odieux, que vous me préfériez l'horreur de cette ſolitude? Pourquoi voulez-vous ma mort? Pourquoi voulez-vous la vôtre? Car vous ne ſoutiendrez pas le genre de vie que vous allez embraſſer. Par pitié pour vous-même,

prenez des ſentimens plus humains. Doit-il tant coûter de ſe lier avec un homme que vous honorez de quelque eſtime, & dont vous ſavez bien que vous êtes adorée ?

Oui, je le ſais, m'a-t-elle dit en levant ſur moi des yeux mouillés de quelques larmes, & c'eſt la certitude que j'en ai qui m'oblige à vous refuſer. Pourriez-vous être content ſans la poſſeſſion de mon cœur ? Ne ſeriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude ? Et quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherois-je moins, & pourrois-je me la pardonner ?

Que ne lui ai-je point dit,

pourſuivit Soyecourt ? Hélas ! je ne lui ai que trop dit ; c'eſt la pitié que je lui ai inſpirée, qui l'a forcée de m'avouer ce que je voudrois, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime ; elle a une inclination ſecrète, qui fait ſon malheur, auſſi-bien que le mien. C'eſt pour cacher ſa foibleſſe, c'eſt pour s'en punir, qu'elle prend preſque avec joie le parti du cloître.

Le diſcours de Soyecourt me donna tout enſemble & beaucoup du curioſité, & beaucoup d'émotion. Je voulois ſavoir quel étoit ce rival fortuné ; mais Soyecourt n'en étoit pas inſtruit ; & ne ſavoit lui-même

même ſur qui porter ſes ſoupçons. Mademoiſelle de Roye lui avoit dit que ſon funeſte ſecret n'étoit ſu de perſonne, & que celui qui en étoit l'objet, n'en auroit jamais aucune connoiſſance. En m'ôtant l'eſpérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m'éloigner d'un lieu qui ne me préſenteroit plus que des ſujets de triſteſſe, & attendre du tems & des réflexions un repos que je ne recouvrerai peut-être jamais.

Le deſſein qu'il formoit, me laiſſoit en pleine liberté de ſuivre mon inclination. Dès que je fus ſeul, je me mis à repaſſer

tout ce que je venois d'entendre; j'examinois les démarches de mademoiſelle de Roye, je péſois ſur tout ce que j'avois vu, je raſſemblois mille petits riens, auxquels je n'avois oſé donner une interprétation favorable, & qui me faiſoient alors naître quelques eſpérances, & me donnoient un ſentiment de joie & de plaiſir, que la crainte de me tromper arrêtoit auſſitôt. Je voulois abſolument m'éclaircir, bien réſolu, ſi j'étois aimé, d'épouſer mademoiſelle de Roye, & de m'expoſer, s'il le falloit, à toute la colère du roi, pour rompre mon engagement avec mademoiſelle d'Hamilton.

Je n'imaginai d'abord, pour obtenir cet éclairciſſement, aucun moyen où il ne ſe préſentât des monſtres de difficultés. Enfin, après avoir bien examiné ce qui pouvoit être ſuſceptible de quelque poſſibilité, je trouvai que je n'avois rien de mieux à faire, que de m'introduire dans le couvent. Les difficultés de l'entrepriſe ne m'arrêtèrent point; j'étois sûr de les applanir. Je gagnai effectivement le jardinier & celles à qui la porte étoit confiée; mais je n'en étois guère plus avancé: il falloit une occaſion; le haſard me ſervit.

J'entendis dire chez madame de Mailly, qu'on devoit porter

des meubles à mademoiſelle de Roye. J'allai auſſi-tôt trouver les amis que je m'étois faits; nous convînmes qu'ils ſe chargeroient des meubles, & que ne pouvant les placer ſans ſecours, j'y ſerois employé. Nous choisîmes le tems où les religieuſes ſont retenues au chœur. Nous voilà en marche, le jardinier, les portières & moi, chacun chargé de notre fardeau. Débarraſſés du leur, ils me laiſsèrent dans la chambre où j'étois bien occupé à faire un métier que j'entendois mal.

Mademoiſelle de Roye entra peu après, ſans preſque m'appercevoir, ſans prendre part

à ce que je faiſois. Elle ſe jetta ſur une chaiſe, appuyant ſa tête ſur une de ſes mains, dont elle ſe couvroit les yeux, & ſe livra à la rêverie la plus profonde. Mon ſaiſiſſement étoit extrême; je n'avois plus la force de profiter d'un moment ſi précieux. La démarche que j'avois faite me paroiſſoit le comble de l'extravagance. Je violois l'aſyle d'un couvent; je venois ſurprendre une fille ſeule dans ſa chambre, pour lui parler d'une paſſion dont je ne lui avois jamais donné aucune connoiſſance. Et ſur quoi lui en parler? Sur une eſpérance frivole, qu'elle étoit touchée d'inclination pour moi.

Ces réflexions m'auroient retenu, & je ſerois ſorti ſans me découvrir; mais mademoiſelle de Roye étoit ſi belle; je la voyois ſi triſte; cette triſteſſe me peignoit ſi vivement l'état de ſon ame, & les ſuites funeſtes que mademoiſelle de Mailly m'avoit fait enviſager, que me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j'allai me jetter à ſes pieds. Son trouble & ſa frayeur furent ſi extrêmes, que j'euſſe eu le tems de lui dire dans ce premier moment tout ce qui pouvoit juſtifier; ou du moins excuſer ma démarche; mais la crainte où je la voyois, me repréſentoit, m'exagéroit même d'une

manière ſi forte le péril où je l'expoſois; j'étois moi-même ſi troublés, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés, & encore plus mal arrangés.

Mon dieu, que vous ai-je fait, s'écria-t-elle enfin d'une voix tremblante & avec un viſage où la frayeur étoit peinte; n'étois-je pas aſſez malheureuſe! Sortez, ajouta-t-elle, ou vous m'allez faire mourir. Ces paroles, & l'air dont elle me parloit, qui ſembloit me demander grace, me percèrent le cœur, & ne me laiſſoient pas la liberté de lui déſobéir, quand une de celles qui m'avoient introduit, vint avec

beaucoup de précipitation nous annoncer l'arrivée de madame de Mailly. Elle étoit ſi prête d'entrer, qu'il fallut ſonger à me cacher dans la chambre. Le lieu le plus propre, & le ſeul, étoit une embraſure de fenêtre, ſur laquelle on tira un rideau.

J'y paſſai l'heure la plus pénible que j'aye paſſée de ma vie. Madame de Mailly ne faiſoit pas un mouvement qui ne me fît treſſaillir. Mademoiſelle de Roye, pâle, interdite, & dans un état peu différent de celui de quelqu'un qui va mourir, me donnoit une pitié, qui augmentoit encore le tendre intérêt que je prenois à elle;

elle ; j'aurois voulu racheter de mon ſang la peine que je lui faiſois. Mais quelle fut mon indignation, lorſque j'entendis la manière dure dont madame de Mailly lui parloit, la cruauté avec laquelle elle la preſſoit de prendre le voile, & tout ce qu'elle ajoutoit de piquant & d'humiliant même pour l'y déterminer !

Quelque danger qu'il y eût pour moi d'être découvert dans un lieu ſi ſévèrement interdit aux hommes, je fus prêt vingt fois de me montrer, de déclarer que j'offrois à mademoiſelle de Roye ma main, ſi elle vouloit l'accepter. La ſeule crainte de mettre un obſtacle à mes pro-

jets, en les découvrant, me retint. Je craignois auſſi de faire un éclat, toujours fâcheux pour mademoiſelle de Roye, quel qu'en dût être l'événement.

Elle fut aſſez de tems ſans parler. Enfin, faiſant, à ce qu'il me parut, un effort ſur ſa douleur : J'obéirai, Madame, lui dit-elle. Madame de Mailly, contente de cette promeſſe, ſortit. Mademoiſelle de Roye l'accompagna, & me fit dire par ma confidente, qu'elle ne rentreroit point dans ſa chambre, tant que j'y ſerois.

Je me ſoumis ſans réſiſtance, & j'allai chez moi lui écrire, non pas une lettre, mais un

volume. Le danger où je venois de l'expoſer, me rendoit plus amoureux, & me la rendoit mille fois plus chère. Cette voix pleine de charmes, étoit encore à mon oreille, qui me diſoit d'un ton où la frayeur régnoit toute ſeule : Mon dieu, que vous ai-je fait ! Je ne puis vous repréſenter à quel point j'étois atrendri, & combien ma paſſion y gagnoit.

Je n'eus aucune réponſe, & j'écrivis encore pluſieurs fois ſans pouvoir en obtenir. Je m'aviſai enfin de lui mander que ſi elle n'avoit la bonté de m'entendre, elle m'expoſeroit à tenter quelque nouvelle entrepriſe pareille à la première.

Peut-être s'exagéra-t-elle à elle-même le péril où je pouvois l'expoſer. D'ailleurs, la bienſéance n'étoit point bleſſée, puiſque je ne demandois à la voir qu'à la grille; & enfin elle y conſentit.

Je n'ai jamais paſſé de tems plus agréable, & cependant plus difficile à paſſer, que celui qui précéda le jour pris pour cette entrevue. Le plaiſir de voir mademoiſelle de Roye, de la voir de ſon conſentement, l'eſpérance de la déterminer en ma faveur, les projets que je faiſois pour l'avenir, rempliſſoient mon cœur d'une joie qui ſe répandoit ſur toutes mes actions; mais mon im-

patience étoit ſi extrême, elle me donnoit tant d'inquiétude, qu'il ne m'étoit pas poſſible de me fixer un moment. Je ne pouvois durer nulle part ; il ſembloit qu'à force de changer de place, j'accourcirois le jour.

Celui que j'attendois vint enfin. Quoique je fuſſe dans une grande agitation, & que le cœur me battît violemment, quand je me trouvai vis-à-vis de mademoiſelle de Roye, je n'avois pas le même embarras, ni la même crainte que la première fois. Le peu que j'avois dit alors, les lettres que j'avois écrites depuis, m'avoient enhardi.

Mademoiſelle de Roye au contraire me paroiſſoit plus timide & plus embarraſſée. Que ne lui dis-je point ! combien de proteſtations, de ſermens, de larmes même, & de larmes trop ſincères, pour ne pas faire impreſſion ! Que vous dirai je ? C'étoit mon cœur qui parloit ; il perſuada un cœur que ma bonne fortune avoit prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de réſiſtance, j'obtins la permiſſion de revenir dans quelques jours. Je ne pus me réſoudre à attendre le tems qui m'étoit marqué ; je revins dès le lendemain. Des fautes de cette eſpèce ſont aiſément pardonnées ; on me gronda, à

la vérité, de n'avoir pas obéi; mais on me gronda d'une façon ſi douce, que c'étoit preſque m'en remercier.

Malgré les ordres de madame de Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Si-tôt que je n'eus plus à tromper mademoiſelle de Roye, je prenois ſi bien mes meſures, & j'avois ſi bien mis dans mes intérêts ceux dont j'avois beſoin, qu'il n'y avoit preſque point de jour, où je ne paſſaſſe au moins quelques momens à cette heureuſe grille.

Le caractère de mademoiſelle de Roye ne laiſſe rien à deſirer pour aſſurer le bonheur d'un amant, & la tranquillité d'un mari. Ses diſcours, ſes démar-

ches reſpirent la vérité ; elle ne connoît le deſir de plaire, que pour ce qu'elle aime, & le ſeul art qu'elle y emploie, ceſt celui d'aimer. Ses penſées, ſes ſentimens n'avoient d'objet que moi ; toujours prête à ſacrifier à mes intérêts ſon repos, ſon bonheur, & juſqu'au témoignage de ſa tendreſſe même. Jamais perſonne n'a mieux fait ſentir le prix dont on eſt à ſes yeux ; les inquiétudes, & les jalouſies, toujours inſéparables de la délicateſſe & de la vivacité des ſentimens, ne produiſent en elle ni plainte, ni reproche ; ſa triſteſſe ſeule m'inſtruiſoit de ſa peine ; ſi les choſes les plus légères la

faiſoient naître, un mot, un rien ſuffiſoient auſſi pour lui rendre la joie, & je goûtois à tout moment ce plaiſir ſupérieur à tout autre, de faire moi ſeul la deſtinée de ce que j'aimois.

Le charme de nos converſations ne peut s'exprimer, nous croyions n'avoir paſſé que quelques minutes, lorſque nous avions paſſé pluſieurs heures; & quand il falloit nous ſéparer, il nous reſtoit tant de choſes à nous dire, qu'il nous arrivoit preſque toujours de nous rappeler je ne ſais combien de fois, comme de concert. La vertu de mademoiſelle de Roye mettoit à la vérité

les bornes les plus étroites à mes desirs ; mais la satisfaction de la trouver plus estimable & plus digne de mon cœur, me faisoit une autre espèce de bonheur, plus sensible pour le véritable amour. J'en étois si occupé que tout ce qui n'avoit point de rapport à elle m'étoit insupportable. Je pouvois encore moins me contraindre auprès de madame de Mailly. Tous mes soins étoient pour mademoiselle de Mailly ; quoiqu'elle n'eût d'autre part dans notre confidence, que celle de n'en avoir voulu prendre aucune, je savois qu'elle aimoit mademoiselle de Roye, & qu'elle en étoit aimée.

Madame de Mailly, intéreſſée par les démarches qu'elle avoit faites, à me conſerver, ne vit ma conduite qu'avec le plus violent dépit. Les motifs qui déſuniſſent ordinairement les femmes, & qui ont un pouvoir ſi abſolu ſur celles d'un certain caractère, lui avoient donné une haine pour mademoiſelle de Mailly, qui s'étoit encore augmentée par l'éloignement de mademoiſelle de Mailly pour le mariage de monſieur du Boulai. Mais le deſir de la vengeance fit taire ſa jalouſie. Elle ne m'en marqua aucune; il ſembloit au contraire que c'étoit par confiance, qu'elle me contoit tous les jours mille

choſes très-capables de me faire impreſſion, ſi j'avois moins connu mademoiſelle de Mailly. Je ne vous dis point les perſécutions qu'elle eſſuya alors pour conclure ſon mariage, & l'art avec lequel on me les déguiſoit.

Je voyois bien que je n'obtiendrois point l'agrément de madame de Mailly pour épouſer mademoiſelle de Roye; elle pouvoit au contraire faire uſage de l'autorité qu'elle avoit ſur elle, & me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme, qui m'avoit laiſſé voir que je ne lui étois pas indifférent? Sans expliquer mes raiſons à mademoiſelle de

Roye, je voulus la réſoudre à un mariage ſecret. Le plus grand obſtacle que j'eus à vaincre, étoit la crainte du tort que je pouvois me faire; pas la moindre méfiance ſur ma parole, ni ſur le ſort que je lui préparois: être unie à moi, étoit pour elle le ſouverain bien, le ſeul qui la touchoit auſſi. Dès le moment qu'elle m'avoit aimé, le cloître avoit ceſſé de lui paroître odieux. Tout ce qui n'étoit pas vous, me diſoit-elle, étoit égal pour moi. La ſolitude même avoit l'avantage de me laiſſer jouir de mes ſentimens, & de m'aider à les cacher.

Mes meſures priſes, j'entrai

une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiſelle de Roye m'attendoit dans ce jardin, mais elle n'eut plus la force d'en faire davantage. Sans lui donner le tems de délibérer, je la pris entre mes bras, je remontai le mur en la tenant toujours embraſſée, & je la menai à une petite égliſe peu éloignée, où j'avois fait tenir un prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avois fait ſortir, & lui fis promettre qu'elle s'y rendroit la nuit ſuivante. Nous y en paſsâmes pluſieurs autres. Imaginez, s'il vous eſt poſſible, quels étoient mes tranſports; la tendreſſe de ma femme,

toute légitime qu'elle étoit, ne ſe montroit qu'avec beaucoup de timidité, & lorſque je m'en plaignois : Le beſoin que j'ai préſentement que vous croyiez que je vous aime, me diſoit-elle, m'ôte la hardieſſe de vous le dire, & de vous le marquer.

Il m'auroit été aiſé de l'enlever, & de l'emmener en Angleterre ; mais ce n'étoit point comme une fugitive que je voulois qu'elle y parût, je me tenois aſſuré du conſentement de mon père; mais il convenoit de prendre des meſures pour faire agréer au roi mon alliance avec une françoiſe, & la rupture du mariage qu'il

avoit arrêté pour moi avec mademoiſelle d'Hamilton ; il fallut me réſoudre de quitter une femme que j'adorois, preſque dans le moment où je venois d'être heureux, pour nous aſſurer à l'un & à l'autre la durée de ce bonheur.

Rien ne peut exprimer la tendreſſe de nos adieux, je la repris vingt fois dans mes bras, elle me baignoit le viſage de ſes larmes, elle me conjuroit de ne la point quitter. Hélas ! que n'y ai-je conſenti ! Combien me ſerois-je épargné de malheurs !

Madame de Mailly fut ſurpriſe, & ne fut point fâchée de me voir partir, j'étois un

témoin

témoin incommode pour le perſonnage qu'elle jouoit, peut-être même craignoit-elle de ma part quelque trait d'indiſcrétion ; car monſieur du Boulai qui avoit pris les impreſſions de ſa mère, & qui en conſéquence étoit jaloux de moi juſqu'à la fureur, mettoit tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves.

Mon père étoit toujours en Ecoſſe, j'allai le joindre ſans me montrer à la cour. J'en fus reçu comme je l'avois eſpéré. Bien loin de déſapprouver mon mariage, il ne ſongea qu'au moyen d'obtenir le conſentement du roi. Les ſervices qu'il venoit de rendre dans la

guerre d'Ecoſſe, dont le ſuccès étoit dû à ſa valeur & à ſa conduite, l'autoriſoient à compter ſur la complaiſance du roi. Mais ſes ſervices lui avoient attiré plus d'envie de la part des courtiſans, que de reconnoiſſance de la part du prince.

Edouard, ſéduit par leurs artifices, ſe perſuada que mon mariage, qu'il ne croyoit pas fait, cachoit quelques deſſeins contraires à ſes intérêts; & ſans vouloir rien entendre, il me fit mettre dans une étroite priſon. Ceux à qui je fus confié, eurent ordre de ne me laiſſer parler à perſonne; mon père même n'eut pas la liberté de me voir: & l'on me déclara que je n'en ſortirois

que lorſque je ſerois diſpoſé à remplir les engagemens que le roi avoit pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je ſouffrois mille fois plus par la penſée de ce que ſouffroit ma femme. Hélas ! je lui coûterai la vie, m'écriois-je dans ces douloureux momens ; voilà le fruit de ſa tendreſſe & de ſa confiance !

J'avois déjà paſſé ſix mois dans ce triſte ſéjour, quand un ſoldat de la garniſon trouva moyen de me gliſſer une lettre. Je l'ai lue & relue ſi ſouvent, elle a fait une ſi forte impreſſion ſur mon cœur, qu'il ne m'en eſt pas échappé une ſyllabe. Voici ce qu'elle contenoit :

## *LETTRE.*

« Que viens-je d'apprendre ! » Vous êtes priſonnier ! Cette » nouvelle qui a pénétré juſques » dans ma ſolitude, a mis le » comble à des maux que je » ne ſoutenois que parce que » je les ſouffrois ſeule. Hélas ! » notre mariage qui met ma » vie & mon honneur dans un » ſi grand péril, me combloit » de joie ! La penſée que j'étois » à vous pour toujours, faiſoit » diſparoître mes peines. Mais » c'eſt pour moi que vous » ſouffrez ! C'eſt moi qui vous » rend malheureux ! Quelque » cruelle que ſoit cette cir-

» conſtance, elle n'ajoute ce-
» pendant rien à ma douleur.
» Vos maux, indépendamment
» de ce qui les cauſe, prennent
» toute la ſenſibilité de mon
» cœur. Ma groſſeſſe, dont il
» faut que je vous avertiſſe,
» va les augmenter encore; je
» m'en apperçus quelque tems
» après votre départ, & malgré
» l'embarras de la cacher, j'en
» conçus de la joie. Je vois
» préſentement toute l'horreur
» de ma ſituation : A qui me
» confierai-je pour donner le
» jour à cet enfant, qui m'eſt
» mille fois plus cher, parce
» qu'il eſt à vous ! Comment
» faire pour vous le conſerver,
» & ſa malheureuſe mère ! C'eſt

» pour vous que je cherche à
» vivre ! C'eſt pour vous que
» je crains de mourir ! Je con-
» nois votre cœur, comme
» vous connoiſſez le mien ;
» vous mourriez de ma mort.
» Voilà le fruit de cette ten-
» dreſſe qui devoit faire notre
» bonheur. Quelle différence
» de ces tems heureux où nous
» étions enſemble, où nous
» nous diſions cent fois dans
» un moment que nous nous
» aimions, que nous nous
» aimerions toujours ! Ce ſou-
» venir que je rappelle ſans ceſ-
» ſe, augmente encore l'abîme
» où je ſuis. Je me trouve ſeule
» dans l'univers, je n'ai que
» vous ; je mettois ma félicité

» à n'avoir que vous, & je vous
» perds. Ne craignez rien de ma
» part; la honte que j'eſſuierai,
» plus terrible que la plus af-
» freuſe mort, ne m'arrachera
» jamais un ſecret qu'il vous
» importe de tenir caché, puiſ-
» que vous ne l'avez point
» découvert; le ciel qui con-
» noît mon innocence, qui m'a
» fait une loi du plus doux
» penchant de mon cœur, qui
» veut que je vous aime, &
» que je vous obéiſſe, aura
» pitié de moi, & ſauvera ma
» réputation. Conſervez-vous,
» c'eſt votre Amélie qui vous
» en prie, baignée de ſes lar-
» mes! Conſervez-vous, encore
» une fois, il ne vous reſte

» que ce moyen de me marquer
» que vous m'aimez».

Il me ſeroit impoſſible de vous peindre l'état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié & l'honneur auroient ſuffi ſeuls pour m'intéreſſer au ſort de madame d'Arondel. Jugez ce que l'amour le plus tendre, & le mieux mérité me faiſoit ſentir. Je ne comprends pas comment je pus réſiſter à la violence de ma douleur, je crois qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes ſe préſentèrent à moi; & ſi je n'avois été retenu par ce que je devois à ma femme, je

je m'y ſerois abandonné.

Je comptois continuellement le tems où elle devoit accoucher; ce tems qui ne pouvoit être éloigné, me rempliſſoit de frayeur; les images les plus affreuſes ſe préſentoient continuellement à moi, le peu de momens que l'accablement me forçoit de donner au ſommeil, en étoient troublés; je me réveillois hors de moi-même, & toujours baigné dans mes larmes; je ne pouvois rien dans ma priſon, je ne pouvois même inſtruire mon père, qui ne nous auroit pas abandonnés.

Je fis pluſieurs tentatives pour me ſauver, aucune ne réuſſit; il eſt vrai que cette occupation

étoit une eſpèce d'adouciſſement à ma peine, & que les heures que j'employois à détacher les pierres du mur, ou à ébranler le fer qui tenoit à mes fenêtres, étoient moins difficiles à paſſer : mais le peu de ſuccès de mon travail me rejettoit enſuite dans un nouveau déſeſpoir ; je ſentois que je ne pouvois plus en ſupporter la violence, quand les nouvelles qui arrivèrent d'Ecoſſe, changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avoit fait deſirer au roi d'unir les principales familles d'Angleterre & d'Ecoſſe, en avoit détourné les Ecoſſois, toujours

occupés du deſſein de ſecouer le joug des Anglois. Mademoiſelle d'Hamilton qui m'étoit deſtinée, venoit d'être mariée à mylord Barclay, le plus grand partiſan de la liberté écoſſoiſe. Mon père ſaiſit cette occaſion pour demander ma liberté, il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine, & qu'après s'être engagé que je ſuivrois le roi en France où la rupture de la trêve entre les deux couronnes l'obligeoit de paſſer, & qu'il reſteroit en Angleterre, où il ſeroit gardé lui-même, juſqu'à ce que j'euſſe prouvé par mes actions, que je n'avois aucunes liaiſons contraires au bien de l'état.

Si-tôt que je fus libre ; mon premier ſoin fut de faire chercher le ſoldat qui m'avoit rendu la lettre, & qui ne s'étoit plus montré. Ce ſoin fut inutile, on me dit qu'il étoit du nombre des troupes qu'on avoit embarquées pour envoyer en France. Edouard s'embarqua bientôt après, & me fit embarquer avec lui. C'eſt par vos ſervices, me dit-il, que vous pouvez effacer les impreſſions, que l'on m'a données de votre fidélité. N'eſpérez pas que je vous accorde la permiſſion de prendre une alliance avec mes ennemis, il faut ranger votre maîtreſſe au nombre de mes ſujets ; voilà un moyen d'obtenir un conſen-

tement que je ne vous accorderai qu'à ce prix.

Nous débarquâmes ſur les côtes de la Picardie. J'envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour madame d'Arondel; je lui avois donné toutes les inſtructions néceſſaires pour s'introduire dans la place. J'attendois ſon retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu'il devoit m'apporter décidoient de plus que ma vie; mais ces nouvelles ſi attendues, & ſi ardemment deſirées, ne vinrent point; j'envoyai ſucceſſivement pluſieurs de mes gens, aucun ne parut, & j'ignore encore quel eſt leur ſort.

Il ne me reſta d'eſpérance que dans les ſuccès de la guerre; je m'y portai avec tant d'ardeur, & pour avancer nos conquêtes, je fis des actions ſi téméraires, & où je m'expoſois ſi viſiblement, que le roi fut forcé de me rendre ſa confiance. Tout mon eſpoir étoit de faire le ſiége de Calais; la victoire que nous avons remportée, nous en a ouvert le chemin; mais le ſiége peut être long, monſieur de Vienne paroît diſpoſé à défendre ſa place juqu'à la dernière extrêmité; & ce que j'ai appris deux jours avant la bataille, ne me permet pas d'en attendre l'événement & m'oblige à vous demander un prompt ſecours.

Un priſonnier qui avoit été pris par nos gens, ſe fit conduire dans ma tente; je le reconnus pour un nommé Saint-Val, principal domeſtique de madame de Mailly; je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi, je n'avois pas la force de lui faire des queſtions, il les prévint, & après m'avoir prié de faire retirer ceux qui l'avoient introduit :

On a voulu, Seigneur, me dit-il, ſe ſervir de moi pour la plus noire trahiſon, je m'y ſuis prêté pour être à portée de vous en avertir. Madame de Mailly, inſtruite que vous voulez vous marier en France,

& que c'eſt pour cela que vous avez réſiſté à la volonté d'Edouard, n'a pas douté que vous n'ayiez pris des engagemens avec mademoiſelle de Mailly. Pour empêcher ce mariage, qu'elle ne ſauroit ſouffrir, elle m'a donné la commiſſion de m'introduire auprès de vous, ſous le prétexte des ſervices que j'ai rendus à mademoiſelle de Mailly, pour mettre au monde un enfant, dont je dois vous ſuppoſer le père; & le haſard a ſi bien ſervi ſa malice, qu'elle eſt en état de produire des preuves, qui, toutes fauſſes qu'elles ſont, peuvent paroître convaincantes contre mademoiſelle de

Mailly. L'obligation que l'on m'a impoſée de garder le ſecret, doit céder à celle de ſecourir l'innocence qu'on veut opprimer ; & je crois que mon honneur & ma conſcience me font également un devoir de vous dévoiler ce myſtère.

Il y a environ deux ans que mademoiſelle de Roye, dont ma mère avoit été la gouvernante, me fit dire qu'elle avoit à me parler ; l'état où je la vis auroit attendri l'ame la plus barbare. Elle répandoit des torrens de larmes, je fus longtems ſans pouvoir lui arracher une parole : elle me dit enfin, au travers de mille ſanglots, qu'elle remettoit ſa vie & ſon

honneur entre mes mains, qu'elle étoit groſſe. Sa douleur ne lui permit pas de m'en dire davantage, & j'en avois tant de pitié, que je ne ſongeai qu'à la plaindre & à la ſoulager.

Il me paroiſſoit important de connoître le complice de ſa faute; mais je ne pus jamais l'obliger à m'en faire l'aveu. Son nom eſt inutile, me dit-elle en verſant de nouvelles larmes, je ſuis la ſeule coupable. La grace que je vous demande encore, c'eſt d'avoir ſoin de mon enfant. Si je meurs, vous ſerez inſtruit par un billet que je vous laiſſerai, de celui à qui vous devez le remettre.

L'attachement que je conſervois pour la mémoire de mon ancien maître, dont mademoiſellle de Roye étoit la nièce, l'embarras où je me trouvois, l'opinion que j'avois conçue de la prudence de madame de Mailly, l'intérêt qu'elle avoit elle-même de cacher cette triſte aventure, me firent penſer que je ne pouvois rien faire de mieux, que de m'ouvrir à elle.

J'eus lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris. Elle convint avec moi que lorſque le tems des couches ſeroit proche, elle meneroit monſieur de Mailly & mademoiſelle ſa fille, à une terre qui lui appartenoit;

& que pour ne point donner de ſoupçon dans le couvent, j'irois chercher mademoiſelle de Roye de la part de ſa tante ; que je la conduirois dans la maiſon de monſieur de Mailly, où il n'y auroit aucun domeſtique que ma femme & moi ; que ma femme qui eſt au ſervice de mademoiſelle de Mailly, lui demanderoit ſous quelque prétexte la permiſſion de reſter quelques jours à Calais. Madame de Mailly me dit encore qu'il falloit que mademoiſelle de Roye enſevelît ſa honte dans le cloître, & que je devois l'y diſpoſer.

Les choſes s'exécutèrent de la façon dont madame de Mailly

l'avoit réglé. Mademoiſelle de Roye fut menée chez monſieur de Mailly où elle accoucha dans la chambre de mademoiſelle de Mailly même. Le péril où elle étoit nous parut ſi grand, & ma femme étoit ſi peu propre à lui donner les ſecours convenables, qu'il fallut qu'elle allât au milieu de la nuit chercher une femme du métier.

Depuis que monſieur d'Arondel avoit commencé de parler, monſieur de Châlons, agité de mille paſſions, l'auroit interrompu cent fois, ſi le deſir d'être plus pleinement éclairci n'avoit retenu ſon impatience; mais n'étant plus alors ſon maître, & embraſſant monſieur

d'Arondel, & lui ſerrant les mains de la manière la plus tendre : Vous me rendez la vie une ſeconde fois, lui dit-il. Que dis-je ! vous me donnez plus que la vie. Quoi ! mademoiſelle de Roye eſt votre femme ; elle eſt mère de cet enfant qui m'a rendu ſi malheureux & ſi criminel ! Oui, j'aurois dû en démentir mes yeux ; mes ſi indignes ſoupçons ne méritent point de grace, & moi-même je ne me les pardonnerai jamais.

Monſieur de Châlons étoit ſi pénétré de ſon ſentiment, il parloit avec tant de paſſion, qu'il ne pouvoit s'appercevoir de la ſurpriſe où il jettoit

monſieur d'Arondel. Je vous demande pardon, lui dit-il après ce premier tranſport, de vous avoir interrompu. Achevez, s'il vous plait, de m'inſtruire ; & avant toutes choſes, ſouffrez que j'ordonne que l'on cherche l'enfant & la femme que vous m'envoyâtes. J'eſpère qu'ils aideront à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois.

Que me faites-vous enviſager, s'écria monſieur d'Arondel ? Seroit-il poſſible..... Non, cela ne peut être. Je conçois trop légèrement des eſpérances, dont ma mauvaiſe fortune devroit m'avoir déſabuſé. Ne craignez point de vous y livrer, répondit

monſieur de Châlons; & pendant qu'on exécutera l'ordre que je viens de donner, achevez de me dire ce que vous jugez que je dois ſavoir.

Je ne ſuis plus en état de vous parler, répliqua monſieur d'Arondel, ayez pitié de mon trouble; daignez m'éclaircir. Vous le ſerez dans le moment, dit monſieur de Châlons en voyant entrer la femme qu'il avoit envoyé chercher. La nature eſt-elle muette, pourſuivit-il en prenant l'enfant des bras de ſa nourrice, & en le mettant dans ceux de monſieur d'Arondel? Ne vous dit-elle rien pour ce fils? Je vous le rends, ajouta-t-il, avec

autant

autant & plus de joie, que vous n'en avez vous-même de le recevoir. Il lui conta alors comment le haſard l'avoit mis en ſa puiſſance. Monſieur d'Arondel l'écoutoit les yeux toujours attachés ſur ſon fils, qu'il ſerroit entre ſes bras, & qu'il mouilloit de quelques larmes que la joie & la tendreſſe faiſoient couler. Je reconnois, diſoit-il, les traits de ſa mère; voilà ſa phyſionomie, voilà cette douceur aimable qui régne ſur ſon viſage, voilà ſes graces. Ces diſcours étoient accompagnés de mille careſſes, qu'il ne ceſſoit de prodiguer à ce fils ſi chéri & ſi heureuſement retrouvé. Il ſembloit que

cet enfant, inſpiré par la nature, reconnût auſſi ſon père. Il s'attachoit à lui, il ne pouvoit plus le quitter, il lui ſourioit, il vouloit lui parler.

Monſieur de Châlons contemploit ce ſpectacle avec un plaiſir, que la ſituation agréable où il étoit lui-même, lui rendoit plus ſenſible. Je vous demanderois pardon de mes foibleſſes, lui dit monſieur d'Arondel; mais vous êtes trop honnête-homme pour n'en être pas ſuſceptible auſſi. J'éprouve dans ce moment, que les ſentimens de la nature ne le cédent pas à ceux de l'amour. Hélas! pourſuivit-il en embraſſant encore ſon fils, ſa malheureuſe

mère pleure ſa perte. Tandis que mon cœur ſe livre à la joie, elle eſt plongée dans le plus affreux déſeſpoir ; elle ſe repent peut-être de m'avoir aimé!

L'attachement que vous avez pour mademoiſelle de Mailly, & dont je ſuis informé, dit-il à monſieur de Châlons ( après avoir fait ſigne à ceux qui étoient dans la chambre de ſortir ) demande de vous les mêmes choſes que vous demande l'amitié que vous avez pour moi. Voyez mademoiſelle de Mailly pour ſon intérêt, pour celui de madame d'Arondel, & pour le mien. Inſtruiſez-la des artifices de ſa belle-mère,

& de ce qu'elle doit en craindre; réveillez ſon amitié pour madame d'Arondel, & ſes bontés pour moi; obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que ſon fils eſt retrouvé, que je n'attends que la fin du ſiége pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle, & ne m'en ſéparer jamais. Je tremble que la perte de ſon fils, & la crainte d'être abandonnée, ne la déterminent à ſe lier par des vœux; que ſais-je même ſi, contre ſa volonté, elle n'y ſera pas forcée par la malice de madame de Mailly? que ſais je enfin ce que produira la douleur dont elle eſt accablée depuis ſi long-tems? Je ne puis y penſer ſans frémir.

Je ſuis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit monſieur de Châlons, qui vit qu'il n'avoit plus la force de parler; mais vous n'êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, repliqua-t-il, que ce que j'apprenois de madame d'Arondel, me touchoit trop ſenſiblement, pour me laiſſer la liberté de faire des queſtions étrangères.

Monſieur de Châlons lui conta alors le plus ſuccinctement qu'il lui fut poſſible, ſon combat avec monſieur du Boulay, & les ſuites de ce combat. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faudroit que je pûſſe raiſonner avec Saint-Val. L'aveu qu'il

vous a fait, prouve en lui des ſentimens de probité & d'honneur, qui nous aſſurent de ſa fidélité. Je le penſe comme vous, répondit monſieur d'Arondel; je vais vous l'envoyer, & écrire à madame d'Arondel; pourvu que ma lettre puiſſe lui être remiſe, je m'aſſure qu'elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire Saint-Val chez monſieur de Châlons. Monſieur d'Arondel vous a appris qui je ſuis, lui dit monſieur de Châlons, & vous a aſſuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, ſeigneur, répondit Saint-Val.

L'heureuſe aventure qui lui a rendu ſon fils, marque la protection particulière du ciel ſur mademoiſelle de Mailly dont l'innocence auroit pu vous être toujours ſuſpecte. Ne parlons point d'une choſe, répliqua monſieur de Châlons, qui me cauſe le plus vif repentir, & dont je vous prie de perdre à jamais le ſouvenir. Ce repentir ſeroit encore plus grand, dit Saint-Val, ſi vous étiez inſtruit de tout ce que mademoiſelle de Mailly a fait pour vous. De grace, mon cher Saint-Val, répliqua monſieur de Châlons d'une manière affectueuſe & preſque ſuppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle,

Il faut, Seigneur, pour vous ſatisfaire, répondit Saint Val, rappeler le tems où monſieur de Mailly avoit pris des engagemens avec vous. Son mariage avec madame du Boulay, lui donna d'autres vues; mais quelque grand que fût le crédit de madame du Boulay ſur l'eſprit de monſieur de Mailly, il ne put refuſer à mademoiſelle de Mailly le tems qu'elle demandoit pour tâcher de vous oublier. Le mariage de monſieur ſon père ſe fit tout ſeul, & mademoiſelle de Mailly n'eut pendant quelque tems d'autre peine, que celle de ne conſerver aucun commerce avec vous.

Monſieur

Monſieur d'Arondel vint à Calais à peu près dans ce tems-là. Ce qu'il a été obligé de m'avouer des ſentimens de madame de Mailly pour lui, de la jalouſie qu'elle conçut pour ſa belle-fille, me donnent l'intelligence d'une conduite dont juſqu'ici je n'avois pu comprendre les motifs. Mademoiſelle de Mailly eut mille perſécutions à eſſuyer pour épouſer monſieur du Boulay, & elles augmentèrent lorſque vous eûtes enlevé mademoiſelle de Liancourt.

Mademoiſelle de Mailly ne pouvoit plus alors oppoſer à la volonté de ſon père, l'inclination qu'elle conſervoit pour

vous. Sa réſiſtance fut miſe ſur le compte de monſieur d'Arondel. Monſieur du Boulay inſpiré par ſa mère, tourna toute ſa jalouſie contre lui; & je ne ſais s'il ne vous prit point pour quelqu'un qui lui appartenoit, quand il vous attaqua lui troiſième ſous les fenêtres de mademoiſelle de Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes aſſaſſins. Monſieur du Boulay vous reconnut, lorſque vous lui fîtes rendre ſon épée, & vécut encore aſſez pour exciter contre vous & contre mademoiſelle de Mailly un violent orage.

Madame de Mailly, à la vue de ſon fils couvert de ſang &

de bleſſures, n'écouta que ſon déſeſpoir & ſa rage. C'eſt vous, dit-elle à monſieur de Mailly, qui avez cauſé mon malheur. Ce ſont les promeſſes que vous m'avez faites, & que vous n'avez pas eu la force de remplir, qui ont allumé la paſſion de mon malheureux fils; il ne manque plus pour achever de me percer le cœur, que de voir ſon meurtrier devenir votre gendre. Oui, vous aurez cette foibleſſe, votre fille peut tout ſur vous, & je ne puis rien.

Monſieur de Mailly aimoit ſa femme. L'état où il la voyoit, animoit ſa tendreſſe. Madame de Mailly profita de ce moment pour faire approuver ſes deſ-

ſeins. Vous aviez, diſoit-elle, aſſaſſiné ſon fils, elle en avoit toutes les preuves, il falloit en tirer une vengeance éclatante, il falloit vous faire périr d'une mort ignominieuſe.

Quel que ſoit ſon aſcendant ſur l'eſprit de monſieur de Mailly, elle ne put l'engager à des projets ſi odieux; par complaiſance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que mademoiſelle de Mailly épouſeroit monſieur du Boulay dans l'état où il étoit. Il faut, diſoit-elle, qu'elle prenne la qualité de ſa femme, pour m'aſſurer qu'elle ne ſera jamais celle de ſon meurtrier. De plus, monſieur

du Boulay desiroit ce mariage avec tant d'ardeur, que ce seroit peut-être un moyen de lui sauver la vie.

Séduit par ses caresses & ses artifices, monsieur de Mailly se détermina à faire à sa fille cette étrange proposition. Elle répondit à son père avec tant de force & de courage, & cependant avec tant de respect & de tendresse, qu'il se vit forcé à lui tout déclarer. Madame de Mailly, lui dit-elle, devroit être rassurée par ce même enlévement de mademoiselle de Liancourt, dont elle veut se servir contre monsieur de Châlons. Mais si cette raison ne lui suffit pas, j'engage ma pa-

role de n'épouſer jamais monſieur de Châlons, & je vous l'engage à vous, mon père, à qui rien dans le monde ne ſeroit aſſez puiſſant pour me faire manquer.

Ce n'étoit pas aſſez pour madame de Mailly, qui vous craignoit encore moins que monſieur d'Arondel, & qui vouloit acquérir une autorité entière ſur mademoiſelle de Mailly. Elle renouvelloit ſes menaces, elle inſiſtoit pour le mariage. Mademoiſelle de Mailly auroit préféré la mort; mais elle trembloit pour vous, elle connoiſſoit la foibleſſe de ſon père; & je ne ſais ce qui en ſeroit arrivé, ſi monſieur

du Boulay avoit vécu encore quelque tems.

Forcée d'abandonner ce projet, madame de Mailly forma celui dont j'ai été chargé. Elle eſpéroit par-là ſatisfaire également ſa haine & ſa vengeance ; car, Seigneur, j'avois ordre de faire tomber ſur vous tous les ſoupçons de monſieur d'Arondel, de lui inſpirer de vous voir l'épée à la main, de l'engager à faire un éclat qui perdît d'honneur mademoiſelle de Mailly & qui vous donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.

Quelle horreur ! s'écria monſieur de Châlons : A quoi mademoiſelle de Mailly n'eſt-

elle pas expoſée ! S'il ne falloit que ma vie, j'irois la ſacrifier à la haine de mon ennemie ; auſſi-bien ne la conſerverai-je pas long-tems, s'il faut que je perde toute eſpérance. Mais madame de Mailly me hait bien moins, qu'elle ne hait mademoiſelle de Mailly ; peut-être même ne me hait-elle que pour avoir le droit de la haïr. Que ferons-nous, mon cher Saint-Val ? Comment apprendre à mademoiſelle de Mailly les noirceurs que l'on avoit préparées contr'elle, & dont il eſt ſi important qu'elle ſoit informée ? Comment la faire revenir des funeſtes engagemens qu'elle a pris contre moi ?

Comment remplir auprès de madame d'Arondel, les intentions de ſon mari?

En vérité, Seigneur, lui dit Saint-Val, j'y ſuis bien embarraſſé; la façon dont j'ai exécuté les ordres de madame de Mailly, ne me permet pas de me montrer chez elle, d'ailleurs il n'eſt plus poſſible de pénétrer dans Calais.

Monſieur de Châlons ſentoit toutes ces difficultés. Saint-Val n'avoit point de motif aſſez preſſant pour entreprendre de les ſurmonter, il falloit pour cela une paſſion auſſi vive, que celle dont monſieur de Châlons étoit animé. Après avoir examiné tous les moyens,

il ſe détermina d'aller joindre le comte de Canaple, qui cherchoit à profiter des circonſtances pour ravitailler Calais.

Monſieur d'Arondel convint avec monſieur de Châlons, qu'afin qu'il fût plus maître de ſes démarches, on laiſſeroit ſubſiſter l'opinion où l'on étoit, qu'il avoit péri à la bataille de Crecy, & il les conduiſit lui & Saint-Val par-delà les lignes du camp, d'où ils allèrent avec la plus grande diligence poſſible à celui des François.

*Fin de la troiſième Partie.*

# LE SIÉGE DE CALAIS.

*NOUVELLE HISTORIQUE.*

## QUATRIÉME ET DERNIÈRE PARTIE.

MONSIEUR de Canaple étoit parti depuis quelques jours pour l'exécution d'un deſſein qu'il n'avoit communiqué à perſonne. Ce contre-tems déſeſpéroit monſieur de Châlons : il tenta pluſieurs fois de ſe jeter dans Calais. L'envie de réuſſir ne lui laiſſoit conſulter que ſon courage. Il agiſſoit avec

ſi peu de précaution, qu'il penſa pluſieurs fois retomber dans les mains des Anglois. Les bleſſures qu'il reçut, le forcèrent à ſuſpendre ſes entrepriſes. Pendant qu'il étoit retenu malgré lui dans ſon lit, & que ſes inquiétudes retardoient encore ſa guériſon, monſieur de Ganaple exécutoit heureuſement ſon projet.

Calais, malgré les ſoins & les précautions de monſieur de Vienne, ſouffroit déjà les horreurs de la plus affreuſe famine; tout y manquoit, & les gens de la plus haute qualité n'avoient ſur cela aucun privilége. Le gouverneur, pour donner des exemples de courage & de

patience, ne permettoit aucune distinction pour sa maison, & ceux qui la composoient étoient les plus exposés à la calamité publique.

La ville étoit bloquée du côté de la terre. La flotte Angloise défendoit l'entrée du port. Ces difficultés auroient paru insurmontables à tout autre qu'au comte de Canaple; mais le desir de rendre à sa patrie un service signalé, & de sauver ce qu'il aimoit, lui rendoit tout possible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, étoit la plus praticable. Il fit chercher à Abbeville deux hommes hardis, nommés Marante &

Meſtriel, qui connoiſſoient parfaitement la côte, & à qui la vue de la récompenſe fit diſparoître le péril. Les coffres du roi étant épuiſés, monſieur de Canaple fit cette entrepriſe aux dépens d'une partie de ſon bien. Il ſe mit lui-même avec ces deux hommes dans une barque, & conduiſit des munitions à Calais.

Comme cette manœuvre devoit être répétée pluſieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville. Mais en envoyant ces munitions à monſieur de Vienne, il lui fit dire qu'elles étoient principalement deſtinées pour lui & pour madame de Granſon. Il le fit prier auſſi d'en faire

part à mademoiſelle de Mailly; l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour elle, ne lui permettoient pas de l'oublier.

Ce ſecours arrivé dans un tems où les beſoins étoient ſi preſſans, fut reçu de monſieur de Vienne avec autant de joie que de reconnoiſſance. Il alla porter cette agréable nouvelle à ſa fille; elle étoit toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auroient preſque rien ajouté, ſans l'intérêt de ſon père.

L'outrage que le comte de Canaple lui avoit fait, les ſervices qu'il lui avoit rendus, la tendreſſe qu'elle ne pouvoit

s'empêcher d'avoir pour lui, l'amour dont elle le ſoupçonnoit pour mademoiſelle de Mally, toutes ces différentes penſées l'occupoient tour à tour, & ne la laiſſoient pas un ſeul moment d'accord avec elle-même. Il n'étoit cependant pas poſſible que ce que le comte de Canaple venoit de faire, ne lui causât un ſentiment de plaiſir, & qu'elle ne ſentît la part qu'elle y avoit. Mais ce plaiſir fut ſuivi d'une douleur mêlée de honte, quand elle apprit que mademoiſelle de Mailly partageoit les ſecours qu'on lui donnoit. Ce ſeroit peu de les partager, diſoit-elle, c'eſt à elle que je les dois, &

& la fortune qui me perſécute avec tant de cruauté, m'expoſe à cette nouvelle humiliation.

Ces penſées ne la diſpoſoient pas à recevoir favorablement le comte de Canaple; il crut, après avoir fourni aux néceſſités les plus preſſantes de la ville, pouvoir s'y arrêter quelques jours. L'état de liberté où madame de Granſon étoit alors, ce qu'il faiſoit pour elle, lui donnoient une eſpérance, que la vivacité de ſa paſſion augmentoit encore par le beſoin qu'elle lui donnoit d'eſpérer. Tout cela le déterminoit à chercher à la voir, & à lui parler. Monſieur de

Vienne le mena avec empreſſement dans l'appartement de ſa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m'acquitter envers ce héros. Notre reconnoiſſance, repliqua-t-elle d'un ton froid & ſans regarder le comte de Canaple, payeroit mal Monſieur, il attend un prix plus glorieux de ce qu'il a fait. Monſieur de Canaple, que l'accueil de madame de Granſon avoit glacé, demeuroit ſans réponſe, & preſſé d'un mouvement de dépit, il avoit une ſorte d'impatience d'être hors d'un lieu où il avoit ſi ardemment deſiré de ſe trouver.

Les députés de la ville qui demandèrent à le voir, lui fourniſſoient le prétexte dont il avoit beſoin pour s'éloigner, ſi monſieur de Vienne perſuadé que ſa préſence & celle de ſa fille ajouteroient quelque choſe de plus flatteur aux honneurs qu'on lui rendoit, n'eût ordonné de faire entrer les députés.

Le comte de Canaple les reçut avec un air de ſatisfaction qu'il empruntoit de ſon dépit. C'étoit une vengeance qu'il exerçoit contre madame de Granſon à qui la reconnoiſſance publique reprochoit ſon inſenſibilité, & ſon ingratitude.

Un gentilhomme de mademoiſelle de Mailly, du nombre des députés, avoit ordre de remercier en particulier le comte de Canaple. Mademoiſelle de Mailly, Seigneur, ajouta-t-il lorſqu'il eut rempli ſa commiſſion, vous prie de la voir aujourd'hui, s'il vous eſt poſſible. Ce ſera tout-à-l'heure, répondit-il aſſez haut pour être entendu de madame de Granſon; & s'acquittant tout de ſuite de ce qu'il devoit aux députés, il ſortit avec eux. Monſieur de Vienne le laiſſa en liberté de faire une viſite où il croyoit que les témoins lui ſeroient importuns; & alla, ſuivant ſa coutume,

viſiter les différens quartiers de la ville.

Madame de Granſon avoit beſoin de la ſolitude où on la laiſſoit, elle ne pouvoit plus ſoutenir la contrainte qu'elle s'étoit faite. A peine fut-elle ſeule, qu'elle entra dans un cabinet où elle s'enferma, & ſe jettant ſur un lit de repos, elle s'abandonna toute entière à ſa douleur. Ce qu'elle venoit de voir, ce qu'elle venoit d'entendre, l'air ſatisfait que le comte de Canaple avoit affecté, ne lui laiſſoient aucun doute ſur la paſſion dont elle le croyoit occupé.

Que ferai-je ! diſoit-elle. M'expoſerai-je à le voir re-

venir avec cette joie qui insulte à ma honte ? Recevrai-je des soins & des respects, qu'il ne me rend que parce qu'il m'a offensée ? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir, plus il m'avertit de ce que je dois penser moi-même ! Que sais-je encore, si un sentiment délicat pour ce qu'il aime, si le desir de s'en rendre plus digne, n'est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi ? Peut-être n'ai-je d'autre part à ses démarches, que d'être le jouet de sa fausse vertu, après l'avoir été de son caprice ?

Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu'elle lui

cauſoit, elle ne pouvoit s'empêcher de compter le tems que le comte de Canaple paſſoit avec mademoiſelle de Mailly. Son imagination lui repréſentoit la douceur de leur entretien & lui en faiſoit une peinture déſeſpérante. Elle le voyoit à ſes genoux, elle la voyoit s'applaudir que la ville dût ſa conſervation au courage de ſon amant, & à la tendreſſe qu'il avoit pour elle. Qu'elle eſt heureuſe ! diſoit-elle, elle peut aimer, elle le doit, & moi je dois haïr ; & je ſuis aſſez lâche & aſſez malheureuſe pour avoir peine à le vouloir ! S'il étoit tel que lorſque je l'ai connu ! S'il ne m'avoit point

offenſée ! S'il n'aimoit rien..... Mais il m'a offenſée ! Mais il aime !

Tandis que madame de Granſon s'affligeoit de la joie & des triomphes de mademoiſelle de Mailly, monſieur de Canaple voyoit couler les larmes qu'elle donnoit à la mort de monſieur de Châlons, & n'avoit plus la force de lui laiſſer des eſpérances qui lui paroiſſoient alors abſolument fauſſes. Quoi ! lui diſoit-elle, je n'ai plus de reſſource ! il eſt donc certain qu'il a péri ! Hélas ! du moins s'il avoit pu ſavoir tout ce qu'il m'a coûté, s'il ſavoit que je ne renonçois à lui que pour lui-même ! Nous n'aurions

n'aurions jamais été l'un à l'autre s'il avoit vécu, mais il vivroit, & il auroit vu que je n'aurois jamais été à perſonne. Vous êtes attendri, dit-elle au comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimiez. Vous vous conſolerez, ajouta-t-elle, l'amitié ſe conſole, & je ne me conſolerai jamais. Mon parti eſt pris, j'irai m'enfermer dans un lieu où je pleurerai ſeule, & où je m'aſſurerai de pleurer éternellement.

L'attachement que vous avez pour monſieur votre père, lui dit le comte de Canaple, mettra obſtacle à votre réſolution, & me raſſure contre cet effet de

votre douleur. Hélas ! reprit-elle, il a cauſé tout mon malheur, je ne le lui reproche pas, il a été foible ; & ne l'eſt-on pas toujours quand on aime ! Que ſais-je moi-même de quoi j'aurois été capable, ſi j'avois eu un amant moins vertueux ; mon cœur étoit entre ſes mains !

Monſieur de Canaple admiroit une façon de penſer ſi raiſonnable, & ſi peu ordinaire. Il s'affligeoit avec mademoiſelle de Mailly de la perte qu'elle penſoit avoir faite, & s'affligeoit auſſi de ſes propres maux. Croire être haï de ce qu'on aime, eſt une douleur peut-être plus inſupportable, que d'en pleurer la mort.

Les principaux habitans de Calais qui l'avoient accompagné, l'attendoient pour le reconduire chez monsieur de Vienne. Sa marche qui étoit une espèce de petit triomphe, fut interrompue par un habitant, nommé Eustache de Saint Pierre, dont l'état ne paroissoit pas au-dessus de celui d'un simple bourgeois; & qui, après avoir percé la foule, vint embrasser le comte de Canaple. Vous m'êtes donc rendu, mon cher fils, lui disoit-il, le ciel a été touché de mes larmes, je vous revois, & vous êtes le libérateur de notre patrie. Quel père, après avoir été si misérable, a jamais été si fortuné!

L'étonnement de monſieur de Canaple qui ne comprenoit rien à cette aventure, donna le tems à ce bon-homme, vénérable par ſes cheveux blancs, de l'examiner plus à loiſir; & ſe proſternant preſque à ſes pieds : Je vous demande pardon, Monſeigneur, lui dit-il, une aſſez grande reſſemblance a cauſé le manque de reſpect où je viens de tomber. Je ne le vois que trop, vous n'êtes point mon fils, je vous prie d'oublier que je vous ai donné un nom ſi peu-digne de vous. Hélas ! ce moment vient de rouvrir des plaies, que le tems commençoit à fermer.

Le comte de Canaple touché de ſon affliction, le releva avec bonté, & l'embraſſa comme s'il avoit été véritablement ſon père. Ne vous repentez point, lui dit-il, de m'avoir appelé votre fils, je veux à l'avenir vous en tenir lieu; la nature n'aura pas mis en vain cette reſſemblance entre nous; & l'embraſſant de nouveau, il le congédia, & alla rejoindre monſieur de Vienne.

Madame de Granſon ne parut point le reſte de la journée; cette continuation de rigueur déſeſpéroit le comte de Canaple. Il la trouvoit ſi injuſte, les ſervices qu'il rendoit ſi mal payés, qu'il y avoit des

momens où il ſe repentoit preſque de tout ce qu'il avoit fait, & où il formoit la réſolution de fuir madame de Granſon pour jamais.

Sans avoir déterminé ce qu'il devoit faire, il partit de Calais. Mais le véritable amour ſe range toujours du parti de l'objet aimé. Monſieur de Canaple ſe jugea bientôt coupable de l'injuſtice dont il accuſoit madame de Granſon; il trouvoit des raiſons pour juſtifier la conduite qu'elle tenoit alors, ſi différente de celle qu'elle avoit tenue à Paris. La préſence de ſon mari l'avoit obligée à des ménagemens qui n'étoient plus néceſſaires, & elle pouvoit

en liberté ſe livrer à toute ſon indignation. Plus la mort de ſon mari l'avoit attendrie pour lui, plus elle devoit ſentir l'injure qui lui avoit été faite.

A meſure que le dépit s'éteignoit dans l'ame de monſieur de Canaple, il reprenoit le deſir d'approviſionner Calais. Ce qu'il avoit déjà fait l'engageoit à faire davantage. L'amour de ſa propre gloire demandoit de lui ce que ſon amour pour madame de Granſon ordonnoit.

Les momens étoient précieux, les Anglois pouvoient découvrir la manœuvre & y mettre obſtacle. Les matelots eurent ordre de préparer les

petits bâtimens ; une tempête furieuſe s'éleva dans le tems qu'il fallut s'embarquer, les deux matelots repréſentèrent en vain au comte de Canaple la grandeur du péril ; la tempête, loin de le rebuter, lui donnoit au contraire une nouvelle aſſurance de ſe dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures que dura le trajet, ils furent cent fois prêts d'être ſubmergés ; & lorſqu'après des peines infinies, ils eurent le bonheur d'aborder à Calais, les proviſions ſe trouvèrent preſque toutes gâtées par l'eau de la mer ; les bâtimens avoient beſoin d'être réparés pour pouvoir

être remis à la mer. Pendant qu'on y travailloit, le roi d'Angleterre averti qu'il étoit entré des munitions dans la place, fit conſtruire le long de la côte, pluſieurs fortins qui en défendoient l'entrée & la ſortie. Il ne fut plus poſſible à monſieur de Canaple de ſuivre ſon projet; enfermé dans la ville, hors d'état déſormais de ſecourir madame de Granſon, il ne lui reſta que l'eſpérance de mourir du moins en la défendant.

Monſieur de Mailly dont la maiſon étoit voiſine de la principale attaque, avoit demandé à monſieur de Vienne de le recevoir dans le château, &

monſieur de Canaple ſe trouva logé avec mademoiſelle de Mailly. Malgré l'éloignement que madame de Granſon avoit pour elle, il étoit impoſſible qu'elles ne ſe viſſent ſouvent. La triſteſſe où mademoiſelle de Mailly étoit plongée, convenoit au ſentiment que madame de Granſon lui ſuppoſoit, & la confirmoit dans ſon opinion.

Mais cette triſteſſe étoit toujours la même, la préſence de monſieur de Canaple laiſſoit mademoiſelle de Mailly comme elle l'avoit trouvée; nul changement en elle, nul empreſſement de la part de l'un ni de l'autre de ſe voir, & de ſe

chercher ; enfin rien de tout ce qui marque l'amour, & le fait ſi ſûrement reconnoître. Madame de Granſon faiſoit toutes ces remarques, & ſans le vouloir, elle en traitoit moins mal monſieur de Canaple ; elle l'évitoit pourtant toujours avec le même ſoin, mais non pas tout-à-fait avec la même diſpoſition.

Cependant le découragement étoit général dans Calais, les plus braves n'avoient plus la force de faire uſage d'une bravoure qui ne pouvoit que reculer de quelques jours leur perte ; il ne reſtoit d'eſpérance que dans les efforts que Philippe ſe diſpoſoit à faire pour atta-

quer le camp des Anglois. Edouard, averti de ſes deſſeins, ajoutoit de nouvelles fortifications à ſon camp.

Monſieur d'Arondel eut ordre de marcher vers Heſdin, pour obſerver l'armée de Philippe. Il fallut obéir, quelque peine qu'il eût de s'éloigner, ſans être inſtruit du ſort de madame d'Arondel dont monſieur de Châlons qu'il croyoit dans Calais, pouvoit à tous momens lui donner des nouvelles. Son fils, encore entre les mains des femmes, n'étoit pas en état de le ſuivre, & il ſentoit vivement cette privation. Les ſoins qu'il prenoit de cet enfant, ſatisfaiſoient en

quelque ſorte ſa tendreſſe pour la mère. C'étoit à elle que s'adreſſoient les careſſes qu'il lui faiſoit, & il croyoit en recevoir de la mère, quand il en recèvoit de ſon enfant. Seulement il ſe reprochoit quelquefois de goûter des douceurs, qu'il ne partageoit pas avec elle.

Après avoir mis auprès de ce fils ceux de ſes domeſtiques en qui il avoit le plus de confiance, il marcha à la tête d'un corps de quatre mille hommes. Philippe étoit parti d'Amiens où il avoit aſſemblé ſon armée, & s'étoit avancé juſqu'à Sangate; il envoya de-là les maréchaux de Saint-Venant

& de Beaujeu, reconnoître le camp des Anglois; &, ſur leur rapport, l'ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au roi d'Angleterre qui la refuſa. N'ayant plus aucun moyen de ſecourir Calais, il ſe vit forcé de ſe retirer.

Monſieur d'Arondel donna avec ſa petite troupe ſur l'arrière-garde de l'armée françoiſe, enleva une partie du bagage, & fit pluſieurs priſonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Edouard.

Un jour qu'il avoit campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques ſoldats tentés par le

butin, avoient entrepris de forcer une maiſon religieuſe ſituée au milieu de ce bois. Il y accourut auſſi-tôt. Sa préſence fit ceſſer le déſordre preſque dans le moment qu'il avoit commencé; mais il fallut plus de tems pour raſſurer des filles que l'habitude de vivre dans la ſolitude & dans la retraite, rendoit encore plus ſuſceptibles de frayeur.

La porte de la maiſon, qui avoit été forcée, donnoit à monſieur d'Arondel la liberté d'y entrer. Les religieuſes empreſſées de lui marquer leur reconnoiſſance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fourniſſoit à leur nourri-

ture, & qui ſervoit à leur promenade.

En paſſant ſur un petit pont ruſtique pour traverſer un ruiſſeau, il vit du côté où il alloit, une perſonne aſſiſe ſur une pierre, dont la rêverie étoit ſi profonde, qu'elle ne s'apperçut que l'on venoit à elle, que lorſqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançoient, elle ſe leva pour s'éloigner. Mais monſieur d'Arondel l'avoit aſſez vue pour aller à elle, & la prendre entre ſes bras, avec les plus vifs tranſports de l'amour.

Reconnoiſſez-moi, ma chère Amélie, lui diſoit-il, voyez celui que vous fuyez, c'eſt

c'eſt moi, c'eſt un mari qui vous adore, que votre perte faiſoit mourir de douleur. La ſurpriſe, le trouble & la joie de madame d'Arondel faillirent à lui coûter la vie, elle reſta ſans connoiſſance dans les bras de ſon mari.

A la vue de cet accident, monſieur d'Arondel ſaiſi de crainte, hors de lui-même, demandoit du ſecours à tout ce qui l'environnoit. Il mit ſa femme au bord du ruiſſeau, il lui en jettoit de l'eau ſur le viſage, il la prioit dans les termes les plus tendres de lui répondre; mais tous ces ſoins étoient inutiles, elle ne revenoit point.

On la porta dans une petite maiſon du jardinier, qui étoit proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviſer, elle donna quelque marque de ſentiment, ſes yeux s'ouvrirent quelque tems après, & cherchèrent monſieur d'Arondel. Il étoit à genoux auprès d'elle, la bouche collée ſur une de ſes mains. Madame d'Arondel le regarda quelque tems, & lui jettant au col le bras qui lui reſtoit libre, demeura dans cette ſituation.

Le ſaiſſement où ils étoient l'un & l'autre, ne leur permit pas ſi-tôt de parler, leurs regards ſe confondoient, & ſe diſoient tout ce qu'ils ne

pouvoient ſe dire. Madame d'Arondel prenoit les mains de ſon mari, qu'elle baiſoit à ſon tour. A ces premiers momens ſuccédèrent mille queſtions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendreſſe.

Il fallut ſonger à mettre madame d'Arondel dans un lieu où elle pût paſſer la nuit avec moins d'incommodité; elle auroit pu entrer dans le couvent, mais monſieur d'Arondel ne pouvoit pas l'y ſuivre, & le moyen de la quitter! Il fit venir en diligence un chariot pour la mener à un bourg voiſin. Pendant toute la route, occupé de mille ſoins,

dont elle étoit l'objet, il marcha toujours à côté du chariot.

Madame d'Arondel qu'on avoit miſe au lit en arrivant, parut mieux d'abord, mais la fièvre lui prit la même nuit, & redoubla les jours ſuivans. Le deſir de la ſecourir ſoutenoit monſieur d'Arondel & l'empêchoit de ſuccomber à l'excès de ſa douleur; toujours les yeux attachés ſur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte & d'eſpérance, il ne quittoit pas le chevet de ſon lit. La fièvre augmenta conſidérablement, & la malade ne laiſſoit aucun eſpoir de guériſon.

Son état ne pouvoit être caché à monſieur d'Arondel ; plus mort que vif, ſuffoqué par des larmes & des ſanglots qu'il tâchoit de retenir, il voulut, pour ſoulager le mal que madame d'Arondel ſouffroit à la tête, y porter la main ; elle prit cette main, la baiſa, & la remit ſur ſon front.

Quelques momens après, s'étant apperçue que monſieur d'Arondel pleuroit, & vouloit ſe cacher : Laiſſez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle, en ſe levant un peu ſur ſon ſéant, & en le regardant avec des yeux qui, tout mourans qu'ils étoient, conſervoient leur beau-

té, laiſſez-moi jouir du plaiſir d'être ſi parfaitement aimée. Hélas ! je crains de n'avoir plus que quelques momens à en jouir, la mort va peut-être nous ſéparer. Mes larmes coulent auſſi bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie eſt bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l'amour. Non, s'écria monſieur d'Arondel, le ciel aura pitié de moi, vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvois, reprit madame d'Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avions, je mourrois avec moins de regret ; mais malgré mes ſoins & mes prières il m'a été enlevé,

& nous l'avons perdu, pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n'eſt point perdu, vous l'auriez déjà auprès de vous, ſi je n'avois craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne ſavez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimé; mon fils, ſans vous, ſeroit tout pour moi; avec vous, il n'eſt que mon fils. S'il eſt poſſible, donnez-moi la conſolation de l'embraſſer.

Monſieur d'Arondel qui avoit eu ſoin de faire venir ſon fils, auſſi-tôt qu'il avoit retrouvé madame d'Arondel, ordonna qu'on allât le chercher. Elle

ſe trouva, en le voyant, plus ſenſible qu'elle n'avoit penſé. Elle voulut l'avoir auprès d'elle, elle ne ceſſoit de lui faire des careſſes. Tu m'as cauſé bien des malheurs, lui diſoit-elle en l'embraſſant, mais je ne t'en aime pas moins. Comment ne l'aimerois-je pas, ajoutoit-elle, en s'adreſſant à monſieur d'Arondel, c'eſt notre fils, c'eſt un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fît une prompte révolution ſur madame d'Arondel, ſoit que ſa maladie fût à ſon dernier période, elle ſe trouva conſidérablement mieux dès la même nuit : la fièvre la quitta peu de

jours

jours après. Ce ne fut qu'alors, que monſieur d'Arondel lui conta ce qu'il avoit appris de Saint-Val, & la façon preſque miraculeuſe dont leur fils avoit été retrouvé. Mais, ajouta-t-il, quels moyens a-t-on employés pour vous dérober ſi entièrement la connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit dans votre patrie?

Vous ſavez, lui répondit-elle, que je fus remiſe dans le couvent auſſi-tôt après que je fus accouchée, tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par madame de Mailly de m'ordonner de prendre le voile, fut le ſeul à qui j'eus la liberté de parler;

ma ſanté étoit ſi mauvaiſe, que les religieuſes elles-mêmes déclarèrent qu'elles ne me recevroient que lorſque je ſerois rétablie. Je vécus de cette ſorte, ſoutenue par la ſeule confiance que j'avois en vous, quand madame de Mailly dont depuis long-tems je n'avois eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle d'un ton aigre & menaçant, vous attend à la porte, & a ordre de vous conduire dans une maiſon que je vous ai choiſie. Partez tout-à-l'heure, & rendez-moi grace de vous ôter d'un lieu où votre honte ne ſeroit pas toujours cachée.

Vous connoiſſez ma timidité, pourſuivit madame d'Arondel; d'ailleurs, qu'aurois-je fait pour me défendre? je ne ſus qu'obéir.

On m'ôta généralement tout ce que j'avois, dans la crainte que j'en puſſe tirer quelque ſecours. Par bonheur vos lettres & votre portrait que je tenois toujours cachés ſur moi, me demeurèrent, & ont fait dans ma ſolitude mon unique conſolation.

Une femme & un homme que je ne connoiſſois point, m'attendoient dans le chariot. Je fus menée & obſervée pendant la route, avec autant d'attention que ſi j'avois été priſonnière d'état. Ma douceur & ma

complaiſance ne purent rien gagner ſur l'eſprit de mes conducteurs; ils me traitoient avec tant d'inhumanité, que ce fut une eſpèce de ſoulagement pour moi, quand je me trouvai dans la maiſon où vous m'avez vue. Mais lorſque je fus inſtruite de la régle qui s'y obſervoit, que je ſus qu'on y vivoit dans un entier oubli du monde; que je n'entendrois jamais parler de perſonne, & que perſonne n'entendroit jamais parler de moi, je crus être dans le tombeau.

La mort même des parens de ces bonnes filles, ne leur eſt annoncée qu'en général. Combien de larmes ces ſor-

tes de nouvelles m'ont-elles fait répandre, quoiqu'elles ne puſſent point vous regarder ! elles me rempliſſoient l'eſprit des idées les plus funeſtes. L'ignorance où j'étois, & où je devois toujours être de votre ſort, me cauſoit des alarmes continuelles.

Je n'enviſageois d'autre fin à mes peines, que celle de ma vie, & je ne voulois point cependant m'engager. C'eût été ceſſer d'être à vous, c'eût été m'ôter le nom de votre femme. Ce nom, quoique je fuſſe ſeule qu'il m'étoit dû, me conſoloit.

J'allois preſque tous les jours rêver dans l'endroit où vous me

trouvâtes. La ſolitude & le ſilence augmentoient ma mélancolie, je m'en rempliſſois le cœur, je reliſois vos lettres, je regardois votre portrait & je pleurois. Ma ſanté qui s'affoibliſſoit tous les jours, me donnoit l'eſpérance d'une mort prochaine.

Madame d'Arondel, attendrie par des ſouvenirs ſi douloureux, n'eut pas la force d'en dire davantage. Monſieur d'Arondel pénétré juſqu'au fond du cœur, lui répétoit ce qu'il lui avoit dit mille fois, que ſon ſang, ſa vie ne payeroient pas la moindre des peines qu'elle avoit ſouffertes pour lui.

Il ne pouvoit ſe réſoudre

à la quitter. Mais toujours occupée de l'intérêt & de l'honneur de ſon mari, elle l'obligea de retourner au ſiége de Calais, où il avoit renvoyé les troupes ſous la conduite du comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant! combien de précautions pour être informé de ſes nouvelles! il eût voulu en avoir à tous les inſtans.

Le roi d'Angleterre le chargea à ſon arrivée d'aller avec monſieur de Mauny, parler à monſieur de Vienne qui, du haut des murailles, avoit fait ſigne qu'il avoit quelque choſe à dire. La retraite de Philippe ne laiſſant plus d'eſpérance de

ſecours à ce brave capitaine, il n'avoit pu refuſer aux habitans de la ville, & à la garniſon, de demander à capituler.

Mes Seigneurs, dit-il à mylord d'Arondel, & à monſieur de Mauny, le roi mon maître m'avoit confié cette place. Il y a près d'un an que vous m'y aſſiégez; j'ai fait mon devoir auſſi-bien que ceux qui y ſont renfermés avec moi. La diſette & le manque de ſecours nous contraignent de nous rendre; mais nous nous enſévelirons ſous les ruines de ces murailles, ſi on ne nous accorde pas des conditions qui mettent nos vies, nos liber-

tés & notre honneur en ſûreté.

Monſieur de Mauny inſtruit des intentions d'Edouard, & plus diſpoſé par ſon caractère que monſieur d'Arondel, à s'acquitter de la commiſſion dont il les avoit chargés, déclara que le roi ne les recevroit à aucune compoſition, qu'il vouloit être maître de leur faire éprouver tel châtiment qu'il jugeroit à propos. Monſieur de Vienne répondit avec beaucoup de fermeté, que les habitans & lui ſauroient mourir les armes à la main, mais qu'il croyoit le roi d'Angleterre trop prudent & trop généreux pour réduire de braves gens au déſeſpoir.

De retour au camp, monſieur d'Arondel & monſieur de Mauny mirent tout en uſage pour fléchir la colère de leur maître ; ils lui repréſentèrent avec force, que la ſévérité dont il vouloit uſer envers les aſſiégés, pourroit être d'une dangereuſe conſéquence, & donner droit à Philippe de l'imiter. Je veux bien, leur dit Edouard après avoir rêvé quelque tems, accorder au gouverneur la grace qu'il demande, à condition que ſix bourgeois, natifs de Calais, me ſeront livrés la corde au col pour périr par la main du bourreau. Il faut que leur ſupplice effraye les villes qui, à l'exemple de celle-ci,

voudroient me réſiſter. Monſieur d'Arondel & monſieur de Mauny furent contraints de porter cette terrible réponſe à monſieur de Vienne.

Avant que d'aſſembler le peuple, il alla dans l'appartement de madame de Granſon, ſuivi du comte de Canaple qu'il avoit prié de l'accompagner. Il faut, ma chère fille, lui dit-il en l'embraſſant, nous ſéparer ; je vais expoſer au peuple la réponſe d'Edouard, & au défaut des ſix victimes qu'il demande, & que je ne pourrai lui donner, j'irai lui porter ma tête ; peut-être ſe laiſſera-t-il fléchir, peut-être préviendrai-je le malheur de

cette ville, & le vôtre. Ma mort me ſauvera du moins de la honte & de la douleur d'en être témoin. Si je ſuis écouté, votre retraite eſt libre; & ſi je péris ſans vous ſauver, je demande à monſieur de Canaple dont je reconnois la valeur, de mettre tout en uſage pour vous garantir de la fureur du vainqueur. J'eſpère qu'à la faveur du tumulte & du déſordre, il ne vous ſera pas impoſſible de vous échapper dans une barque de pêcheur.

Quoi ! mon père, s'écria madame de Granſon, en le ſerrant entre ſes bras, & en le mouillant de ſes larmes,

vous voulez mourir, & vous prenez des précautions pour conſerver ma vie ! Croyez-vous donc que je veuille, & que je puiſſe vous ſurvivre; le moment où vous ſortirez de cette malheureuſe ville, ſera le moment de ma mort.

Le comte de Canaple, auſſi pénétré que monſieur de Vienne & madame de Granſon, les regardoit l'un & l'autre, & gardoit le ſilence, lorſque madame de Granſon levant ſur lui des yeux groſſis par les pleurs : Songez à vous, Monſieur, lui dit-elle, je n'ai beſoin d'aucun autre ſecours, que de mon déſeſpoir. Non, Madame, lui dit-il, vous n'aurez point

recours à un ſi affreux remède, & ſi monſieur de Vienne veut différer l'aſſemblée juſqu'à demain, j'eſpère beaucoup d'un projet que je viens de former.

Monſieur de Vienne, quoique très-perſuadé du courage & de la capacité de monſieur de Canaple, ne s'en promettoit cependant aucun ſuccès. Madame de Granſon, au contraire, ſe laiſſoit aller à quelque eſpérance.

Monſieur de Canaple alla après les avoir quittés, chez Euſtache de Saint-Pierre, le même qui l'avoit pris pour ſon fils. Je viens vous demander, lui dit-il, de m'avouer pour ce fils avec lequel vous m'avez

trouvé une ſi grande reſſemblance. J'ai beſoin de ſon nom pour être accepté par les députés d'Edouard, qui veut que ſix citoyens de Calais lui ſoient abandonnés, & qui ne pardonne au reſte de la ville qu'à ce prix.

Euſtache avoit une fermeté d'ame, une élevation d'eſprit & de ſentiment bien au-deſſus de ſa naiſſance, & rares même dans les conditions les plus élevées. L'honneur que vous me faites, Seigneur, dit-il au comte de Canaple, m'inſtruit de ce que je dois faire moi-même. Je me montrerai, ſi je puis, digne d'avoir un fils tel que vous, nous irons enſem-

ble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain le peuple fut assemblé par monsieur de Vienne ; on n'entendoit que cris, que soupirs, que gémissemens dans toute cette multitude consternée ; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils prissent, ne donnoit à personne le courage de mourir, du moins utilement pour sa patrie.

Quoi, dit alors Eustache de Saint-Pierre, en se montrant à l'assemblée, cette mort que nous affrontons depuis un an, est-elle devenue plus redoutable aujourd'hui ? Quel est donc notre espoir ? Echapperons-

nous

nous à la barbarie du vainqueur ? Non. Nous mourrons, & nous mourrons honteuſement, après avoir vu nos femmes & nos enfans, livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L'horreur qui régnoit dans l'aſſemblée redoubla encore à cette affreuſe peinture. Euſtache interrompu par de nouveaux cris & de nouveaux gémiſſemens, pourſuivit enfin : Mais pourquoi des vains diſcours, quand il faut des exemples ? Je donne, pour le ſalut de mes concitoyens, ma vie & celle de mon fils. Quoiqu'il ne paroiſſe pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelque admiration que la vertu d'Euſtache fît naître, il ſembloit que le ciel pour le récompenſer, vouloit que ſa famille fournît ſeule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de Wuiſant, & Pierre ſon frère, tous proches parens d'Euſtache, ſe préſentèrent.

Le nombre n'étoit pas encore complet. Monſieur de Vienne employa pour y être reçu, les mêmes ſoins & la même induſtrie que d'autres auroient mis en œuvre pour s'en exempter. Mais les députés pleins de reſpect & de vénération pour une vertu ſi héroïque, loin de l'écouter, s'appuyèrent ſur les ordres d'Edouard, &

déclarèrent qu'ils ne pouvoient les changer.

Madame de Granſon inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit, ne voyoit que des abîmes. Ce n'étoit qu'en exécutant les conditions impoſées, que la vie de ce père ſi cher pouvoit être en ſûreté ; ce n'étoit qu'à ce prix qu'elle pouvoit elle-même ſe ſauver de la fureur du ſoldat victorieux. Que faiſoit monſieur de Canaple ? Qu'étoient devenues les eſpérances qu'il avoit données ? Pourquoi ne paroiſſoit-il point ? Avoit-il ceſſé d'être généreux ? Ce malheur me manquoit, diſoit-elle, il faut pour mettre le comble à ma honte, qu'il ſoit

même indigne de l'eſtime que j'avois pour lui, de cette eſtime que je me reprochois, & que j'étois pourtant bien aiſe de lui devoir.

Mademoiſelle de Mailly qui, depuis qu'elle logeoit dans le château, étoit dans l'habitude de voir madame de Granſon, vint s'affliger avec elle. La mort n'étoit point ce qu'elle craignoit; depuis qu'elle avoit perdu monſieur de Châlons, elle le regardoit comme un bien; des malheurs mille fois plus grands que la mort, faiſoient couler ſes larmes.

Un grand bruit qu'elles entendirent, interrompit cette triſte occupation; comme tout

étoit à craindre dans la ſituation où étoient les choſes, elles s'avancèrent l'une & l'autre avec précipitation à une fenêtre qui donnoit ſur la place, elles ne virent d'abord que beaucoup de monde aſſemblé, & n'entendirent qu'un bruit confus. Mais à meſure que les objets s'approchoient, elles diſtinguèrent cinq hommes qui avoient la corde au col; la multitude les ſuivoit, tous vouloient les voir, tous vouloient leur dire un dernier adieu, tout retentiſſoit de leurs louanges & tout étoit en pleurs. Madame de Granſon, & mademoiſelle de Mailly étoient pénétrées d'un ſpectacle ſi tou-

chant; la pitié que leur inſpiroient ces malheureux, augmentoit encore par la fermeté avec laquelle ils alloient à la mort.

Un d'entr'eux, malgré le triſte équipage où il étoit, ſe faiſoit diſtinguer par ſa bonne mine, par une démarche plus fière & plus aſſurée, & attiroit ſur lui tous les regards. Mademoiſelle de Mailly eut à peine jetté les yeux ſur lui, que pouſſant un grand cri, elle tomba évanouie.

Madame de Granſon, étonnée & ſurpriſe de cet accident qu'elle ne ſavoit à quoi attribuer, appela du ſecours. On porta mademoiſelle de

Mailly dans ſon lit où elle fut encore long-tems ſans reprendre connoiſſance; elle ouvrit enfin les yeux, & repouſſant ceux qui vouloient la ſecourir : Laiſſez-moi, diſoit-elle, laiſſez-moi mourir, c'eſt prolonger mon ſupplice, que de prolonger ma vie. Dieu, ajoutoit-elle, que viens-je de voir ! Il vit, & ſa vie rend ma douleur plus amère; elle ne lui eſt donc rendue, que pour la perdre ſous la main d'un bourreau.

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à monſieur de Mailly qui étoit accouru au bruit de ſon accident, je vous demande pardon de mon déſeſpoir; mais pourriez-vous

le condamner ? Ce Châlons que vous m'aviez permis d'aimer, que vous m'aviez deſtiné, que vous m'avez ôté, va périr pour vous & pour moi. Je l'ai vu, je l'ai reconnu, il eſt déjà dans cet affreux moment au pouvoir de ce barbare ! Que ne peut-il ſavoir que ma mort ſuivra la ſienne ? Ne me regrettez point, mon père, laiſſez-moi mourir ſans vous avoir offenſé ; que ſais-je où me conduiroit l'excès de ma douleur ! Un ſecond évanouiſſement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu'elle n'eût expiré. Monſieur de Mailly tenoit ſa fille entre ſes bras, &

& il ſembloit que lui-même alloit expirer auſſi.

Madame de Granſon dont les ſoupçons étoient déjà fort diminués, pleinement éclaircie par ce qu'elle entendoit, ſentoit à meſure que la jalouſie s'éteignoit dans ſon cœur, renaître ſon amitié pour mademoiſelle de Mailly, & malgré le pitoyable état où elle la voyoit, elle ne laiſſoit pas de lui porter envie. Elle eſt aimée, diſoit-elle, elle a oſé aimer, elle reçoit de ce qu'elle aime la plus grande marque d'amour qu'on puiſſe recevoir; & moi, je n'ai reçu que des outrages: voilà le prix de ma foibleſſe.

Monſieur de Vienne qui ne

paroiſſoit point, donna encore à madame de Granſon une autre douleur. Elle ſortit de chez mademoiſelle de Mailly pour aller chercher ſon père, quand elle apprit par un homme à lui, qu'il étoit en ôtage entre les mains de mylord Montaigu, & qu'il ne ſeroit libre, que lorſque les citoyens ſur leſquels Edouard vouloit exercer ſa vengeance, auroient ſubi le ſupplice auquel ils étoient condamnés.

Un écuyer du comte de Canaple lui remit en même tems une lettre dont il étoit chargé. La conſternation où il paroiſſoit, la jeta elle-même dans le plus grand trouble.

Elle prit & ouvrit cette lettre d'une main tremblante, & lut ce qui ſuit avec un ſaiſiſſement qui augmentoit à chaque ligne.

*LETTRE.*

« Ce n'eſt que dans ce moment » où je vais à la mort, que » j'oſe vous dire pour la pre- » mière fois que je vous aime. » Vous ne l'avez pas ignoré, » Madame; vos rigueurs me » l'ont appris depuis long-tems; » mais avez-vous bien connu » quelle eſt cette paſſion que » vous m'avez inſpirée? Avez- » vous cru que mon cœur ne » demandoit, ne vouloit que

» le vôtre, que vous pouviez
» d'un mot, d'un regard, faire
» mon bonheur ? Voilà, Mada-
» me, cet homme, que vous
» avez accablé de tant de haine.
» Je ne me ſuis jamais permis
» de vous parler ; je me ſuis
» impoſé des loix auſſi ſévères
» que celles que vous m'auriez
» impoſées vous-même ; je me
» ſuis rendu auſſi malheureux
» que vous vouliez que je le
» fuſſe. J'avois eſpéré qu'une
» conduite ſi ſoumiſe vous
» apprendroit enfin que la
» fortune ſeule avoit pu me
» rendre criminel. Je vous
» l'avouerai encore, Madame,
» je me ſuis flatté quelquefois
» que la bienſéance & le devoir

» étoient plus contre moi que
» vous-même. Vous m'avez
» enlevé cette illuſion qui m'é-
» toit ſi chère, qui ſoutenoit
» ma vie. Le changement de
» votre condition a rendu la
» mienne encore plus miſéra-
» ble. Vous m'avez fui, vous
» avez rejetté mes ſoins avec
» une nouvelle rigueur; nulle
» eſpérance ne me reſte : il faut
» mettre fin à tant de peines;
» il faut ceſſer de vous être
» odieux, en ceſſant de vivre.
» J'emporterai du moins la
» conſolation de vous avoir
» donné, juſqu'au dernier mo-
» ment, des marques du reſpect
» extrême qui a toujours ac-
» compagné mon amour. C'eſt

» ſous un nom ſuppoſé que je
» me préſente à la mort. Vous
» ſeule ſerez inſtruite de ma
» deſtinée ; vous ſeule, Mada-
» me, dans le monde, ſaurez
» que je meurs pour vous ».

Quel ſentiment, quelle tendreſſe la lecture de cette lettre ne produiſit-elle point ! Cet homme pour lequel madame de Granſon avoit eu dès le premier moment une inclination ſi naturelle, dont elle n'avoit point cru être aimée, donnoit ſa vie pour la ſauver. Cet homme avoit la paſſion la plus véritable & la plus flatteuſe. La joie d'être ſi parfaitement aimée, ſe faiſoit

ſentir dans ſon cœur à travers la douleur & la pitié. Plus monſieur de Canaple croyoit être haï, plus il lui ſembloit digne de ſa tendreſſe. Tout lui parut poſſible; tout lui parut légitime pour l'arracher à la mort.

Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui qui lui avoit rendu cette lettre, me chercher un habit d'homme, & préparez-vous à me ſuivre au camp. Le ſalut de votre maître dépend peut-être de votre diligence. Pendant le peu de tems qui s'écoula juſqu'au retour de cet homme, monſieur de Canaple expirant ſous les coups d'un bourreau, ſe préſentoit ſans ceſſe aux yeux

de madame de Granſon, & la faiſoit preſque mourir à tous les inſtans.

La détention de monſieur de Vienne lui donnoit la liberté de ſortir de la ville ſans obſtacle. Malgré ſa délicateſſe naturelle, elle marchoit avec tant de vîteſſe, qu'elle laiſſoit bien loin derrière elle celui qu'elle avoit pris pour la conduire; mais ce n'étoit point encore aſſez au gré de ſon impatience, elle ſe reprochoit ſon défaut de force; elle trembloit de n'arriver pas aſſez promptement.

Lorſqu'elle eut atteint les premières gardes, un ſoldat trompé par ſes habits, la prit

pour un homme, & voulut l'arrêter ; mais un Officier touché de ſa phyſionomie, l'arracha des mains du ſoldat, & la conduiſit à la tente du roi, à qui elle aſſuroit qu'elle avoit un ſecret important à révéler.

Seigneur, lui dit-elle, en ſe proſternant à ſes pieds, je viens vous demander la mort ; je viens vous apporter une tête coupable, & ſauver une tête innocente. J'étois du nombre des citoyens qui doivent périr pour le ſalut de tous ; un étranger, par une pitié injurieuſe pour moi, veut m'enlever cette gloire, & a pris mon nom.

Edouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n'étoit pas exempt des foiblesses de l'orgueil. La démarche de madame de Granſon, en lui rappellant la cruauté où il s'étoit abandonné, l'irritoit encore; & la regardant avec des yeux pleins de colère: Avez-vous cru, lui dit-il, déſarmer ma vengeance, en venant la braver? Vous mourrez, puiſque vous voulez mourir; & cet audacieux, qui a oſé me tromper, mourra avec vous.

Ah! Seigneur, s'écria madame de Granſon, ordonnez du moins que je meure le premier; & ſe traînant aux genoux de la reine qui entroit

dans ce moment dans la tente du roi : Ah ! Madame, ayez pitié de moi ; obtenez cette foible grace. Suis-je aſſez coupable pour être condamné au plus cruel ſupplice, pour voir mourir celui qui ne meurt que pour me ſauver !

Sa fermeté l'abandonna en prononçant ces paroles ; elle ne put retenir quelques larmes. La reine déja touchée du ſort de ces malheureux, & qui venoit dans le deſſein d'obtenir leur pardon, fut attendrie encore par le diſcours & par l'action de madame de Granſon, & ſe déclara tout-à-fait en leur faveur. La gloire qu'elle avoit

acquiſe par le gain de pluſieurs batailles, & par la priſe * du roi d'Ecoſſe, la mettoit en droit de tout demander. Mais Edouard, toujours inflexible, ne répondit qu'en ordonnant à un officier de ſes gardes de faire hâter le ſupplice des priſonniers.

Cet ordre qui ne laiſſoit plus d'eſpérance à madame de Granſon, rappela tout ſon courage. Se relevant des genoux de la reine, où elle étoit

* Bruce, roi d'Ecoſſe, avoit fait une irruption en Angleterre pendant qu'Edouard étoit en France. Il fut défait & pris par la reine d'Angleterre, qui ſe mit à la tête des troupes qu'elle avoit raſſemblées à la hâte.

encore, & regardant Edouard avec une fierté mêlée d'indignation : Hâtez-vous donc auſſi, dit-elle, de me tenir parole, & faites-moi conduire à la mort. Mais ſachez que vous allez verſer un ſang aſſez illuſtre pour trouver des vengeurs.

La grandeur d'ame a des droits ſur le cœur des héros, qu'elle ne perd jamais. Edouard, malgré ſa colère, ne put refuſer ſon admiration à madame de Granſon. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuoit de demander la mort, qu'il ne l'avoit été de ſa douleur, & les dernières paroles qu'elle venoit de lui dire, lui

faiſant ſoupçonner quelque choſe d'extraordinaire dans cette aventure, qui méritoit d'être éclaircie, il fit ſigne à ceux qui étoient dans ſa tente, de ſe retirer. Votre vie, lui dit-il alors, & celle de vos concitoyens, va dépendre de votre ſincérité. Quel motif aſſez puiſſant vous a déterminé à l'action que vous venez de faire ?

La vie, Sire, me coûteroit moins à perdre, répondit-elle, que l'aveu que votre majeſté exige; mais l'intérêt d'une vie bien plus chère que la mienne, triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une femme qui a été aſſez foible

pour aimer, & qui a eu assez de force pour cacher qu'elle aimoit. Mon amant persuadé qu'il étoit haï, a eu cependant assez de générosité & de passion pour sacrifier sa vie à la conservation de la mienne. Une action si tendre, si généreuse, a fait sur mon cœur toute son impression. J'ai cru à mon tour lui devoir le même sacrifice; & ma reconnoissance & ma tendresse m'ont conduite ici.

Mais, dit la reine, pourquoi tant de contrainte? Car je suppose que vous êtes libre, & que votre inclination est permise. Je n'ai pas toujours été libre, Madame, répondit madame de Granson; & depuis que

je le ſuis, il falloit une action auſſi extraordinaire pour m'arracher l'aveu de ma foibleſſe.

Quel eſt donc cet homme, reprit Edouard, qui a tant fait pour vous; & qui êtes-vous vous-même? Ma démarche, Sire, répondit-elle avec une contenance qui marquoit ſa confuſion, devroit me faire cacher à jamais mon nom. J'avoue cependant qu'il m'en coûte moins de dire à votre majeſté que je ſuis la fille du gouverneur de Calais, que de nommer monſieur de Canaple.

Edouard ne peut tenir davantage. Preſſé par ſes propres ſentimens, & déterminé par les

les inſtances de la reine, il ordonna à monſieur d'Arondel & à monſieur de Mauny, qu'il fit appeler, d'aller chercher les priſonniers, & de les lui amener. Ces deux ſeigneurs ſe hâtèrent d'exécuter un ordre qu'ils recevoient avec tant de plaiſir.

Deux des ſix déjà ſur l'échaffaut, voyoient ſans aucune altération les apprêts de leur ſupplice; & quoiqu'ils s'embraſſaſſent tendrement, c'étoit cependant ſans foibleſſe. Monſieur d'Arondel qui les vit de loin, cria grace, grace, alla à eux avec promptitude, & reconnut avec la plus grande ſurpriſe monſieur de Châlons.

En croirai-je mes yeux, lui

dit-il en l'embraſſant ? Eſt-ce vous que je vois ? Eſt-ce monſieur de Châlons que je viens d'arracher des mains d'un bourreau ? Par quelle étrange aventure un homme tel que vous ſe trouve-t-il ici ? Je n'y ſuis pas ſeul, répondit monſieur de Châlons ; monſieur de Canaple, que vous voyez, a fait ce que j'ai fait, & ce que vous auriez fait vous-même dans les circonſtances où nous nous ſommes trouvés.

Monſieur d'Arondel, au nom de monſieur de Canaple, le ſalua avec toute ſorte de marques de conſidération. Eloignons-nous promptement, leur dit-il, d'un lieu où je rougis

pour ma nation que vous ayez pu être conduits, & venez chez le roi, où nous avons ordre de vous mener.

Monſieur de Châlons lui conta en y allant, que ce n'étoit que depuis deux jours qu'il avoit pu entrer dans Calais, Pardonnez-moi, Mylord, de n'avoir pas rempli vos intentions, & de n'avoir ſongé dans ce moment qu'à ſauver mademoiſelle de Mailly. Je n'ai plus rien à demander à votre amitié, répliqua monſieur d'Arondel : je ſuis réuni à madame d'Arondel ; il ne me reſte de ſouhaits à faire que pour votre bonheur ; & ſe tournant vers monſieur de Canaple : Je n'au-

rois guère moins d'empreſſement, lui dit-il, de contribuer au vôtre. Monſieur de Châlons voudra bien vous aſſurer que vous pouvez compter ſur moi.

Ils ſe trouvèrent alors ſi près de la tente du roi, que monſieur de Canaple n'eut preſque pas le tems de répondre à des offres ſi obligeantes. Monſieur d'Arondel entra pour informer le roi du nom des priſonniers.

Madame de Granſon n'eut pas plutôt entendu nommer monſieur de Canaple, que ſe mettant de nouveau aux genoux de la reine. Ah! Madame, lui dit-elle, accordez-moi la grace de me retirer; je ne puis ſoutenir la honte qui m'acca-

ble, & l'indécence de l'habit que je porte. Vous craignez, répondit la reine qui avoit remarqué ſon trouble au nom de monſieur de Canaple, la vue d'un homme pour qui vous avez voulu mourir.

Le ſacrifice de la vie, Madame, répondit madame de Granſon, n'eſt pas toujours le plus difficile. Vos ſentimens ſont ſi honnêtes, dit la reine, qu'ils m'inſpirent autant d'eſtime pour vous, que vous m'avez d'abord inſpiré de pitié; je veux que vous ſoyez heureuſe, & je vous promets d'y travailler. Allez, ſuivez madame de Warwic, elle aura ſoin de vous donner les choſes qui vous ſont néceſſaires.

J'oſe encore, Madame, demander une grace à votre majeſté, repliqua madame de Granſon. Mon père pleure ceux que votre bonté a ſauvés, daignez ordonner qu'on aille ſécher ſes larmes. Vous ſerez ſatisfaite, lui dit la reine en la congédiant.

Monſieur de Canaple & monſieur de Châlons furent enſuite introduits. Je ne croyois pas, leur dit le roi, avoir ſauvé la vie à des ennemis ſi dangereux. Je ſais que le courage de l'un & de l'autre a retardé plus d'une fois mes victoires. Daignez, Sire, répondit monſieur de Canaple, ne pas rappeler des choſes dont les bontés

de votre majeſté nous feroient repentir, s'il étoit poſſible de ſe repentir d'avoir fait ſon devoir. Peut-être, lui dit Edouard en ſouriant, pourrois-je mettre votre vertu à des épreuves plus dangereuſes. Allez ſous la conduite de mylord d'Arondel chez monſieur de Warwic faire vos remercîmens à la perſonne à qui vous devez véritablement la vie.

Le comte de Canaple à qui il n'étoit pas permis de queſtionner le roi, ne fut pas plutôt hors de ſa préſence, qu'il demanda à mylord d'Arondel, avec un empreſſement & un trouble dont il ne démêloit pas la cauſe, l'éclairciſſement

de ce que ce prince venoit de dire. Je ſais, lui dit monſieur d'Arondel, qu'un jeune homme d'une extrême beauté, que je viens de voir aux pieds de la reine, eſt venu demander au roi de mourir pour vous. Ah ! Mylord, s'écria le comte de Canaple, qui n'oſoit croire ce qui lui venoit dans l'eſprit, je mourrai ſi vous n'avez la bonté de ſatisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas long-tems à attendre, lui dit mylord d'Arondel, nous voici chez madame de Warwic où j'ai ordre de vous mener, & où je vous laiſſe.

Madame de Granſon étoit ſeule avec une femme que madame

madame de Warwic lui avoit donnée pour la ſervir, lorſque monſieur de Canaple entra. Quoi ! Madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation, & en ſe jettant à ſes pieds, c'eſt vous ! c'eſt vous, Madame ! L'univers entier ſeroit-il digne de ce que vous avez fait !

Madame de Granſon, mille fois plus interdite & plus embarraſſée qu'elle ne l'avoit encore été, baiſſoit les yeux, gardoit le ſilence, & tâchoit de ſe dérober aux empreſſemens du comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, Madame, lui dit-il; pourquoi me ſauver la vie ?

ſi vous voulez que je ſois toujours miſérable ?

Puiſqu'il falloit mourir pour ſauver mon père, lui dit-elle enfin, c'étoit à moi de mourir. Ah ! Madame, répondit-il pénétré de douleur, que me faites-vous enviſager ? ce n'eſt donc que le devoir qui vous a conduite ici ; & comment ai-je pu penſer un moment le contraire ? Il vous en coûtoit donc moins de renoncer à la vie que de devoir quelque choſe à ma mémoire. Vous ne le croyez pas, lui dit madame de Granſon, en le regardant avec des yeux pleins de douceur ; & peut-être aurois-je beſoin de me juſtifier auprès

de vous de ce que je fais pour vous.

Vous juſtifier, vous, Madame, répliqua monſieur de Canaple avec beaucoup de vivacité! De grace, finiſſons cette converſation, lui dit-elle, vos plaintes ſeroient injuſtes, & votre reconnoiſſance me donne trop de confuſion. Quelle contrainte m'impoſez-vous, Madame, repliqua monſieur de Canaple, liſez du moins dans mon cœur, liſez ce que vous ne voulez pas entendre, & que je vous dirois avec tant de plaiſir.

Monſieur de Châlons empreſſé de voir madame de Granſon pour ſavoir des nouvelles de

mademoiſelle de Mailly, entra dans la chambre dans ce même tems avec monſieur d'Arondel qu'il avoit ramené. Le premier mouvement de madame de Granſon fut de ſe lever pour ſortir. Elle ne pouvoit s'accoutumer à ce qu'elle avoit fait, & auroit voulu ſe dérober à tous les yeux; mais monſieur de Châlons la pria avec tant d'inſtance de reſter, qu'elle fut forcée d'y conſentir. Pour excuſer peut-être la démarche qu'elle avoit faite, elle ſe mit à lui raconter la douleur de mademoiſelle de Mailly, lorſqu'elle l'avoit reconnu.

Le plaiſir d'être aimé, quelque ſenſible qu'il ſoit, ne

l'emporte pas ſur l'intérêt de ce qu'on aime. Monſieur de Châlons ne vit, ne ſentit que la peine de mademoiſelle de Mailly. Il prioit madame de Granſon de ne pas différer un moment ſon retour à Calais. Elle ſe ſeroit rendue avec joie à ce qu'il deſiroit; mais il falloit la permiſſion de la reine. Monſieur d'Arondel, ſûr des bontés de cette princeſſe, ſe chargea de l'obtenir.

Tandis qu'il étoit allé la lui demander, monſieur de Châlons rendoit compte à madame de Granſon de ce qui le regardoit, & lui apprenoit les raiſons qui avoient engagé monſieur de Canaple de voir mademoiſelle

de Mailly avec tant d'aſſiduité. Il ne devoit reſter aucun doute à madame de Granſon; mais on n'a jamais trop de ſûreté ſur ce qui intéreſſe vivement le cœur; auſſi l'écoutoit-elle avec beaucoup d'attention & de plaiſir. Pour monſieur de Canaple, uniquement occupé de la voir, de l'entendre, de l'admirer, il ne prenoit que peu de part à la converſation.

La préſence de monſieur de Vienne, que monſieur d'Arondel avoit trouvé chez la reine, & qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux, & lui donner une inquiétude, & un trouble comparable au plus grand qu'il eût jamais éprouvé.

Ce moment alloit décider de ſon ſort.

Madame de Granſon, dès qu'elle apperçut ſon père, alla ſe jeter à ſes genoux, ſi pleine de crainte & de confuſion, qu'il ne lui fût pas poſſible de prononcer une parole; mais les larmes qu'elle répandoit ſur les mains de monſieur de Vienne, parloient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l'embraſſant, le ſuccès de votre entrepriſe l'a juſtifiée. Je me plains ſeulement de monſieur de Canaple qui vouloit me dérober, & à toute la terre, la connoiſſance d'une action auſſi généreuſe que la ſienne,

& qui m'a laiſſé ignorer des ſentimens que je lui ai ſouhaités plus d'une fois. Il eût fallu, Monſieur, pour prendre la liberté de vous parler, repliqua monſieur de Canaple, en être avoué, & je n'oſerois même parler aujourd'hui.

Je crois pourtant, dit monſieur de Vienne, que je ne ferai pas un uſage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui ſera dans peu ſon mari. Ah! Monſieur, s'écria monſieur de Canaple, quelle reconnoiſſance pourra jamais m'acquitter envers vous! Conſentirez-vous à mon bonheur, Madame, dit-

il à madame de Granſon, en s'approchant d'elle de la façon la plus ſoumiſe ; dites un mot, un ſeul mot ; mais ſongez qu'il va décider de ma vie. La démarche que j'ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

Monſieur de Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l'exprimoit bien moins par ſes diſcours, que par ſes tranſports. Madame de Granſon, honteuſe de tant d'amour, ſe hâta de profiter de la permiſſion d'aller à Calais, que monſieur d'Arondel vint lui apporter. Monſieur de Canaple, monſieur de Châlons, & monſieur de Vienne, y allèrent avec elle. Monſieur

de Châlons attendit dans une maiſon de la ville, les nouvelles que monſieur de Canaple devoit lui apporter.

Mademoiſelle de Mailly, en proie ſucceſſivement, & preſque dans le même tems à la plus grande douleur & à la plus grande joie, avoit penſé mourir d'une agitation ſi violente. Madame de Granſon & elle s'embraſsèrent à pluſieurs reprises, & ſe firent à la fois mille queſtions. Mademoiſelle de Mailly, naturellement éloignée de toute ſorte de diſſimulation, enhardie encore par la vertu ſolide dont elle ſe rendoit témoignage, ne contraignit point ſes ſentimens. Elle parla de monſieur

de Châlons avec toute la tendreſſe & la reconnoiſſance qu'exigeoit ce qu'il venoit de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenſer, lui dit le comte de Canaple, donnez-lui la permiſſion de vous voir. C'eſt mon père, répondit-elle, & non ma façon de penſer, qui doit régler ma conduite. J'eſpère qu'il vous ordonnera ce que je vous demande, lui dit le comte de Canaple : monſieur d'Arondel s'eſt aſſuré de la protection de la reine d'Angleterre pour monſieur de Châlons, & votre mariage eſt le prix de la liberté de monſieur de Mailly. Ah ! dit encore mademoiſelle de Mailly, il ne faut point que

ce conſentement lui ſoit arraché ; tout bonheur ceſſeroit d'être bonheur pour moi, ſi je l'obtenois contre ſa volonté.

Monſieur de Mailly, préparé par monſieur de Vienne à ce que l'on demandoit de lui, entendit en entrant dans la chambre de ſa fille, ces dernières paroles ; & allant à elle les bras ouverts : Non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne ſera point contre ma volonté que vous ſerez heureuſe ; j'ai ſouffert autant que vous, des peines que je vous ai faites. Oubliez-les, c'eſt un père qui vous aime, qui vous a toujours aimée, qui vous le demande ; & joignez-vous à moi pour les faire oublier

à monſieur de Châlons, que je vais vous amener. Le malheureux état où madame de Mailly eſt réduite, ne permet plus de reſſentiment contre elle, & ne peut vous laiſſer que de la pitié.

Madame de Mailly étoit effectivement menacée d'une mort prochaine. Le chagrin dont elle étoit dévorée depuis long-tems, & que le peu de ſuccès de ſes artifices redoubloit encore, l'avoit jetée dans une maladie de langueur qui augmentoit tous les jours.

Madame de Granſon, pour laiſſer à mademoiſelle de Mailly la liberté de recevoir monſieur de Châlons, la quitta, & monſieur de Canaple la ſuivit. Mon-

ſieur de Mailly, accompagné de monſieur de Châlons, parut un moment après; & le préſentant à ſa fille: Je vous avois ſéparés malgré moi, mes chers enfans, leur dit-il, c'eſt de tout mon cœur que je vous rejoins.

La joie de ces deux perſonnes, après une ſi longue abſence, après s'être donné l'un & l'autre tant de marques de tendreſſe, ne ſauroit s'exprimer. Mademoiſelle de Mailly, autoriſée par la préſence de ſon père, diſoit à monſieur de Châlons des choſes plus flatteuſes, qu'elle n'eût oſé lui dire, s'ils avoient été ſans témoin. Pour lui, enivré de ſon bonheur, il ne lui tenoit que des diſcours ſans ſuite & ſans

liaiſon. Mais après ſes premiers tranſports, & lorſque l'abſence de monſieur de Mailly lui eut laiſſé plus de liberté, il ſe trouva preſſé de lui avouer les ſoupçons qu'il avoit eus contre elle. Quoiqu'ils n'euſſent produit d'autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu'elle eût pu les ignorer toujours, il falloit pour avoir la paix avec lui-même, qu'il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous à qui j'ai cauſé tant de différentes peines; vous qui avez voulu donner votre vie pour moi; vous, enfin, qui m'avez aimée dans le tems que vous auriez dû me haïr.

Cette converſation, ſi pleine de charmes, fut interrompue par madame de Granſon. Elle venoit apprendre à mademoiſelle de Mailly, que le roi & la reine d'Angleterre feroient le lendemain leur entrée dans Calais, & qu'il falloit qu'elle ſe diſposât à être préſentée à la reine.

La mort de madame de Mailly qui arriva la même nuit, loin de diſpenſer mademoiſelle de Mailly de ce devoir, lui en faiſoit au contraire une néceſſité. Il falloit éloigner monſieur de Mailly d'un lieu qui lui préſentoit des objets ſi affligeans, & en obtenir la liberté de la reine. Je ne vous accorde

accorde cette grace, lui dit cette princeſſe, lorſque mademoiſelle de Mailly lui fut préſentée, qu'à la condition que monſieur de Mailly conſentira à votre mariage avec monſieur de Châlons. Je veux qu'il ſe faſſe dans le même tems, que celui de madame de Granſon & de monſieur de Canaple, & avant que vous partiez de Calais.

La ſituation de mon père & la mienne, Madame, répondit mademoiſelle de Mailly, exige que nous demandions à votre majeſté de vouloir bien nous accorder quelque tems, pour exécuter les ordres qu'elle daigne nous donner. Je devrois, lui dit la reine, que monſieur

d'Arondel avoit inſtruite, pour vous récompenſer de la prière que vous me faites, vous la refuſer. Mademoiſelle de Mailly baiſſa les yeux en rougiſſant.

La reine, après avoir donné des louanges à ſa modeſtie, ordonna à monſieur de Vienne de dire à monſieur de Mailly, de la part du roi, que lui & ſa fille avoient la liberté de ſe retirer où il jugeroit à propos, pourvu que monſieur de Châlons reçût de nouveau ſa parole, & qu'il les accompagnât au lieu qu'ils auroient choiſi.

Monſieur de Mailly qui ſouhaitoit avec paſſion ce que l'on demandoit, rendit au roi & à la reine de très-humbles actions de graces, & partit le

même jour pour ſes terres de Flandres, où le mariage de monſieur de Châlons & de mademoiſelle de Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de madame de Granſon ſe fit dès le lendemain, & monſieur de Canaple jouit enfin d'un bonheur, qui lui fut donné par les mains de l'amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre monſieur de Vienne, qui fut obligé de conduire les habitans de Calais au roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d'abandonner leur patrie, venoient en demander une nouvelle. Leur fidélité parloit en leur faveur. On leur donna des terres où ils allèrent s'établir, & où ils n'eurent point à re-

gretter les pertes qu'ils avoient faites. Euſtache de Saint-Pierre, & ſa famille reſtèrent attachés au comte de Canaple, & en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la reine ſe trouva groſſe, & qu'Edouard, pour affermir ſa conquête, voulut paſſer l'hiver à Calais, monſieur d'Arondel demanda & obtint la permiſſion d'y faire venir madame d'Arondel. Monſieur de Mauny avoit déjà obtenu de monſieur de Liancourt, à force de ſervices & d'amitié, le pardon de madame de Mauny & le ſien.

*FIN.*

627066
>6N